

SRI AUROBINDO

---

# SAVITRI

Livre X

---

traduction de  
SATPREM

SRI AUROBINDO

# S A V I T R I

LIVRE DIX

Le Livre du Double Crépuscule

traduction de  
SATPREM

*L'épopée de la victoire sur la mort*

*Jamais tant de secrets n'ont été dits avec tant de beauté*

## CHANT UN

### Le Demi-jour Rêveur de l'Idéal

Tout était encore ténèbres redoutables et désolées,  
Il n'y avait pas de changement, ni aucun espoir de changement.  
Dans ce rêve noir qui était une maison du Vide,  
Une marche vers Nulle part dans un pays de Néant  
Ils dérivèrent toujours sans dessein ni but :  
L'obscurité conduisait à une pire obscurité, la mort à une profondeur plus vide,  
Dans quelque Vastitude positive de Non-être sans destination  
Parmi des déserts sans forme, muets et inconnaisables.  
Un vain rayon de lumière souffrante  
Poursuivait leurs pas à travers les ténèbres désespérantes  
Comme le souvenir d'une gloire perdue ;  
Même tandis que le rayon grandissait, il semblait irréel là,  
Pourtant il hantait l'énorme royaume glacé du Rien,  
Inextinguible, perpétuel, solitaire, nul,  
Pâle fantôme de quelque éternité morte.  
Il semblait que Savitri dût payer maintenant sa dette  
À quelque brillante Maya<sup>1</sup> qui avait conçu son âme,  
Sa vaine présomption d'exister et de penser.  
Mais surtout elle devait absoudre par des tourments sans fin  
Son profond péché originel, la volonté d'être,  
Et l'ultime péché, le plus grand, l'orgueil spirituel,  
Cette chose faite de poussière qui s'égalait aux cieux,  
Ce méprisable ver de terre qui roule dans la boue,  
Condamné, éphémère, né d'un rêve de la Nature,  
Qui refuse son rôle de créature transitoire,  
Sa prétention d'être un feu vivant de Dieu,  
La volonté d'être immortel et divin.  
Dans cette terrible obscurité lourde et nue,  
Elle expiait pour tout depuis le premier acte d'où jaillit  
L'erreur de la conscience du Temps,  
Le déchirement du sceau de sommeil de l'Inconscient,  
L'originelle révolte impardonnable qui a brisé  
La paix et le silence du Néant  
Qui était avant qu'un semblant d'univers  
N'apparût dans une vanité d'espace imaginaire  
Et la vie ne surgisse engendrant le chagrin et la douleur :

---

1. Maya, l'Illusion.

Une grande Négation était le visage du Réel  
Interdisant le vain déroulement du Temps ;  
Et quand il n'y aura pas de monde, plus de créatures,  
Quand l'intrusion du Temps aura été effacée,  
Le Temps restera, sans corps, délivré de la pensée, en paix.  
Maudit dans ce qui fut sa propre source divine,  
Condamné à vivre à jamais, vide de joie, Son immortalité pour châtiment,  
Son esprit, coupable d'être, voué à l'égarement,  
Marchait à jamais à travers la Nuit éternelle.  
Mais Maya est un voile de l'Absolu ;  
Une Vérité occulte a créé ce monde prodigieux :  
La sagesse de l'Éternel et sa connaissance agissent  
Dans le Mental ignorant et dans les pas du corps.  
L'Inconscient est le sommeil du Supraconscient.  
Une inintelligible Intelligence  
Invente le paradoxe profond de la création ;  
Une pensée spirituelle est tassée dans les formes de la Matière,  
Invisiblement elle émane une énergie muette  
Et fait des miracles par une machine.  
Tout, ici, est un mystère des contraires :  
Les ténèbres sont une magie de lumière qui se cache,  
La souffrance, le masque tragique d'un ravissement secret  
Et la mort, un instrument de la vie perpétuelle.  
Bien que la Mort marche à nos côtés sur la route de la Vie,  
Vague spectateur au début du corps  
Et dernier jugement sur les œuvres futiles de l'homme,  
Autre est l'énigme de sa face ambiguë :  
La Mort est une marche, une porte, un grand pas trébuchant  
Que l'âme doit prendre pour passer de naissance en naissance,  
Une grise défaite fertile en victoire,  
Un fouet pour nous cingler vers notre état immortel.  
Le monde de l'inconscient est la chambre même créée par l'esprit,  
La Nuit éternelle, l'ombre du Jour éternel.  
La Nuit n'est ni notre commencement ni notre fin ;  
Elle est la Mère noire où les entrailles nous cachent  
À l'abri d'un réveil trop rapide à la douleur du monde.  
Nous sommes venus à elle d'une Lumière céleste,  
Par la Lumière nous vivons et à la Lumière nous allons.  
Ici dans ce centre des Ténèbres, muette et seule,  
Au cœur du Néant perpétuel,  
Maintenant même la Lumière a conquis par ce faible rayon :  
Sa pâle infiltration a troué l'aveugle masse sourde,  
Presque elle s'est changée en un coup d'œil miroitant

Qui abritait le fantôme d'un Soleil doré  
Dont l'orbe faisait clignoter l'œil du Néant.  
Un feu d'or était entré et avait brûlé le cœur de la Nuit :  
Cette noirceur sans tête s'est mise à rêver ;  
L'Inconscient devenait conscient, la Nuit sentait et pensait.  
Attaquées dans leur souverain règne du vide  
Les Ténèbres intolérantes ont pâli et se sont fendues en deux  
Jusqu'à ce que seulement quelques noirs vestiges ne tachent ce Rayon.  
Mais, sur un rebord éteint d'espace perdu, muet  
Immobile, un grand corps de dragon menaçait sombrement :  
Adversaire de la lente Aurore qui se frayait,  
Défendant la base de son mystère torturé,  
Il traînait sa queue à travers l'air mort martyrisé  
Puis, virant il a filé par une pente grise du Temps.  
Il y a une aube des dieux sur la terre,  
Miraculeux, leurs formes se lèvent du sommeil  
Et les longues nuits de Dieu sont justifiées par une aurore.  
Une passion et une splendeur de naissance nouvelle éclate  
Et des visions aux ailes colorées vagabondent par les paupières,  
L'hymne des Cieux annonce le réveil de l'Espace aux yeux voilés.  
Les divinités rêveuses regardent au-delà du visible  
Et façonnent dans leurs pensées les mondes de l'idéal  
Jaillis d'un moment de désir illimité  
Qui, d'antan, avait logé en quelque cœur des abysses.  
Passée, était la lourdeur du noir sans yeux  
Et toute la douleur de la nuit était morte :  
Surprise par une joie aveugle aux mains tâtonnantes  
Comme l'un qui s'éveille pour trouver que ses rêves étaient vrais,  
Savitri glissait dans un heureux demi-jour vaporeux du monde  
Où tout courait après la lumière et la joie et l'amour ;  
Là, de lointains ravissements devenaient plus proches  
Et de profondes anticipations de délice  
Avides d'être saisies et attrapées à jamais,  
N'étaient jamais saisies et pourtant soufflaient une étrange extase.  
Des nébuleuses aux ailes perlées flottaient, fugitives,  
L'air n'osait pas souffrir trop de lumière.  
De vagues campagnes étaient là, de vagues pâtures glanées, des arbres vagues,  
De vagues scènes vacillantes dans une dérive de brume ;  
De vagues troupes blêmes vagabondaient et miroitaient à travers la buée ;  
De vagues esprits erraient avec un cri sans corps,  
De vagues mélodies touchaient l'âme et, poursuivies, s'enfuyaient  
Insaisies dans un lointain harmonieux ;  
Des formes élusives subtiles et des forces semi-lumineuses

Ne souhaitant nul but pour leur course dans l'autre monde  
Erraient joyeusement à travers les vagues pays de l'idéal  
Ou flottaient sans poser pied à terre, ou leur marche  
Laisait des pas de rêverie sur un fond de douce mémoire ;  
Ou elles allaient et venaient à la puissante cadence de leur pensées  
Conduites par une lointaine psalmodie des dieux.  
Une ondulation d'ailes évanescentes traversaient le ciel au loin,  
Des oiseaux volaient comme des imaginations à la gorge pâle  
Avec de basses voix troublantes de désir,  
Et des mugissements murmurants tiraient l'oreille  
Comme si les troupeaux brillants du dieu Soleil étaient là  
Cachés dans les brouillards et en route vers le soleil.  
Ces êtres fugitifs, ces formes élusives  
Étaient tout ce que demandaient les yeux et ce que rencontrait l'âme,  
C'étaient les habitants naturels de ce monde.  
Mais rien n'était fixe là ni ne durait longtemps  
Nul pied mortel ne pouvait se poser sur ce sol-là,  
Nul souffle de vie ne s'attardait là dans un corps.  
Dans ce fin chaos, la joie filait en dansant  
Mais la beauté s'évadait des lignes et des formes fixes  
Et cachait son sens dans les mystères des teintes ;  
Cependant l'allégresse répétait toujours les mêmes notes  
Et donnait la sensation d'un monde durable ;  
Il y avait une étrange consistance dans les formes  
Et les mêmes pensées étaient des passants constants  
Et tout renouvelait son charme sans fin  
Séduisant toujours l'attente du cœur  
Comme une musique que l'on espère toujours d'entendre,  
Comme le retour d'une rime hantée.  
On touchait sans cesse des choses jamais saisies,  
Une bordure de mondes invisiblement divins.  
Comme une traîne d'étoiles disparaissantes  
Il tombait sur cette atmosphère flottante  
Des couleurs et des lumières et des lueurs évanescentes  
Qui vous appelaient à les suivre dans un ciel magique,  
Et dans chaque cri qui s'évanouissait à l'oreille  
Il y avait la voix d'une félicité jamais réalisée.  
Une adoration régnait dans l'aspiration du cœur,  
Un esprit de pureté, une présence impalpable  
De beauté féerique et de délice insaisi  
Dont le frémissement passager et enfui,  
Quoique insubstantiel pour notre chair  
Et bref même dans l'impérissable

Semblait tellement plus doux que tous les ravissements connus  
Sur la terre ou que les cieux tout-conquérants ne peuvent jamais donner.  
Les Cieux toujours jeunes et la terre trop ferme et trop vieille  
Entravent le cœur par leur immobilité :  
L'enchantement de leurs créations dure trop longtemps,  
Leurs formations hardies sont trop absolues ;  
Taillées par l'angoisse d'un effort divin  
Elles se dressent comme des sculptures sur les montagnes éternelles,  
Ou creusées dans les rocs vivants de Dieu  
Elles acquièrent l'immortalité par leur forme parfaite.  
Elles sont trop intimes des choses éternelles :  
Instruments d'une portée infinie,  
Elles sont trop claires, trop grandes, trop pleines de sens ;  
Nulle brume ni ombre n'adoucit la vision conquise,  
Nulle douce pénombre d'incertitude.  
Elles touchent seulement une frange dorée de la béatitude,  
L'épaule miroitante de quelque espoir divin,  
Les pieds légers d'un désir exquis.  
Sur un lent rebord tremblant entre la nuit et le jour  
Elles brillent comme des visiteuses de l'étoile du matin,  
Débuts de la perfection satisfaits,  
Premières imaginations frémissantes d'un monde céleste :  
Elles se mêlent à la passion de leur recherche  
Palpitantes d'une écume de joie trop légère pour se lasser.  
Dans ce monde-là tout était estompé, pas dessiné  
Comme des visages bondissants sur un éventail de feu  
Ou des formes merveilleuses dans un flou teinté,  
Comme de fugitifs paysages peints dans une brume d'argent.  
Ici la vision, alarmée, s'enfuyait de la vue  
Et les sons cherchaient à se réfugier de la surprise de l'oreille,  
Et toute expérience était une joie en hâte.  
Les joies saisies au vol ici étaient choses à demi interdites,  
Craintives fiancées d'âme délicatement voilées  
Comme la poitrine d'une déesse s'émeut obscurément  
À un premier désir, et son âme blanche transfigurée,  
Tel un Éden miroitant traversé par des lueurs féeriques,  
Tremble sous la baguette brûlante d'une attente,  
Mais rien n'est encore intime de la béatitude.  
Tout dans ce beau royaume était étrangement céleste  
Dans l'allégresse fugace d'un ravissement qui ne se lasse pas,  
Dans son exigence obstinée de changement magique.  
Par-delà les haies évanescents, les aperçus champêtres hâtifs,  
Parmi les chemins vite échappés qui fuyaient ses pas,

Elle ne voulait pas de fin à sa route : comme quelqu'un qui voyage  
À travers les nuages sur la crête d'une montagne et entend  
Monter à lui depuis des profondeurs cachées  
Le son d'invisibles torrents, elle allait assaillie  
Par l'illusion d'un espace mystique,  
Le charme de notes sans corps, senties et entendues  
Une douceur comme de voix ténues d'en haut  
Appelant tels des voyageurs qui cherchent les vents  
Mélodieusement, avec un cri séduisant.  
Comme une musique ancienne et pourtant toujours neuve  
D'émouvantes suggestions s'attachaient aux cordes de son cœur,  
Des pensées qui ne trouvaient pas de logis et pourtant s'accrochaient  
À son mental avec une répétition passionnée ;  
Des désirs qui ne blessent pas, seulement heureux de vivre  
Toujours les mêmes et toujours inaccomplis  
Chantaient dans la poitrine comme une lyre céleste.  
Ainsi tout pouvait durer, mais rien n'était jamais.  
Dans cette beauté, comme d'un mental devenu visible,  
Satyavane vêtu de ses rayons de merveille  
Semblait être devant elle le but de son charme,  
Source de la beauté de ses rêves nostalgiques  
Et meneur des fantaisies de son âme.  
Même la redoutable majesté du visage de la Mort  
Et sa sombre tristesse ne pouvaient pas obscurcir ni détruire  
L'intangible éclat de ces cieux fugitifs.  
L'Ombre noire, morose, implacable  
Rendait encore plus impératives la beauté et le rire ;  
Rehaussée par cette grisaille, la joie devenait plus vive et chère ;  
Ce noir contraste tranchant la vue idéale  
Creusait dans le cœur des profondeurs de sens inexprimés ;  
La douleur portait un sourd arrière-fond de félicité tremblante  
Et la fugacité, un bord flottant de l'immortalité,  
La robe d'un moment où elle semblait plus belle,  
Son antithèse aiguisant sa divinité.  
Compagne du Rayon et des Brumes et de la Flamme,  
Un brillant moment dessiné par une face lumineuse de la lune,  
Elle semblait presque une pensée parmi des pensées flottantes  
À peine entrevue par un mental visionnaire  
Parmi les blanches rêveries intérieures de l'âme.  
À-demi convaincue par les rêves heureux autour,  
Un temps, Savitri est allée dans l'enchantement de ce pays  
Mais toujours elle restait en possession de son âme.  
Son esprit au-dessus, dans sa transe puissante

Regardait tout, mais vivait pour sa tâche transcendante  
Immuable comme une étoile fixe éternelle.

FIN DU CHANT UN

## CHANT DEUX

### L'Évangile de la Mort et la Vanité de l'Idéal

Alors a retenti la calme voix inexorable :  
Abolissant l'espoir, annulant les vérités d'or de la vie,  
Fatal, ses accents frappaient l'air tremblant.  
Ce beau monde flottait, ténu et frêle  
Tout comme quelque lueur de nacre évanescence dans un adieu  
Au bord du pâle crépuscule des soirs sans lune.  
"Ô prisonnier de la Nature, esprit aux mille visions,  
Créature de la pensée dans le royaume de l'idéal,  
Jouissant de ton immortalité insubstantielle  
Inventée par le merveilleux mental subtil de l'homme,  
Voici le monde d'où sortent tes nostalgies.  
Quand il veut bâtir l'éternité dans la poussière,  
La pensée de l'homme peint la ronde des images de l'illusion :  
Prophétisant des gloires qu'il ne verra jamais,  
Il œuvre délicatement parmi ses rêves.  
Regarde la houppe légère de ces formes fuyantes,  
Le vêtement aérien de ces dieux sans corps,  
Un enchantement de créatures qui jamais ne pourront naître,  
L'espoir chante à l'espoir un immortel chœur heureux :  
Les nuages sont contents des nuages, les fantômes vers des fantômes soupirants  
Se penchent gentiment, et gentiment s'embrassent ou gentiment sont chassés.  
Telle est la substance dont l'idéal est formé :  
Son bâtisseur est la pensée, sa base est le désir du cœur,  
Mais rien de réel ne répond à leur appel.  
L'idéal n'habite pas aux cieux ni sur la terre  
C'est un brillant délire de l'ardeur des espoirs de l'homme  
Ivre d'un vin de sa propre fantaisie.  
C'est la traîne rêveuse d'une ombre brillante.  
L'erreur de ta vision bâtit un ciel d'azur  
L'erreur de ta vision dessine un arc-en-ciel ;  
Ta soif mortelle a fabriqué une âme pour toi.  
Cet ange dans ton corps, que tu appelles amour,  
Qui façonne ses ailes selon la teinte de tes émotions,  
Est né dans un ferment de ton corps  
Et avec le corps qui l'a habité doit mourir.  
C'est une passion du désir de tes cellules,  
C'est la chair qui appelle la chair pour servir sa convoitise ;

C'est ton mental qui cherche la réponse d'un mental  
Et rêve un moment qu'il a trouvé son compagnon ;  
C'est ta vie qui demande un support humain  
Pour soutenir sa faiblesse solitaire dans le monde  
Ou nourrir sa faim avec la vie d'un autre.  
Une bête de proie qui fait halte dans sa rôde  
Se tapit sous un buisson aux fleurs splendides  
Pour attraper un cœur ou un corps afin de se nourrir :  
Cette bête, tu rêves qu'elle est immortelle et un dieu.  
Ô mental humain, tu tortures en vain  
Le délice d'une heure pour t'étendre à travers le long vide  
De l'infini et remplir ses gouffres sans forme et sans passion,  
Persuadant l'Abîme insensible  
De prêter l'éternité à des créatures périssables,  
Et tu dupes les fragiles impulsions de ton cœur  
Par un semblant d'immortalité de ton esprit.  
Tout ici émerge et naît du Rien ;  
Encerclé par le vide de l'Espace, cela dure  
Un moment, soutenu par une Force inconsciente,  
Puis s'écroule et retourne dans son Néant originel :  
Seul, le muet Seul peut à jamais être.  
Dans le Seul il n'y a pas de place pour l'amour.  
En vain, pour habiller la boue périssable de l'amour  
Tu as tissé sur un tissu emprunté de l'Immortel  
La splendide robe immarcescible de l'idéal.  
Jamais encore l'idéal n'est devenu réel.  
Emprisonnée dans une forme, cette gloire ne peut pas vivre,  
Enfermée dans un corps elle ne respire plus.  
Intangible, à jamais pur, désert,  
Un souverain de son propre vide brillant  
À contrecœur descend dans l'air terrestre  
Pour habiter un temple blanc dans le cœur de l'homme :  
Dans son cœur il brille, rejeté par sa vie.  
Immuable, sans corps, magnifique, grand et muet,  
Immobile sur son trône brillant, il siège ;  
Muet, il reçoit l'offrande de l'homme et sa prière.  
Il n'a pas de voix pour répondre à son appel,  
Pas de pieds qui bougent, pas de mains pour prendre ses dons :  
Statue aérienne de l'Idée nue,  
Conception vierge d'un dieu sans corps,  
Sa lumière pousse le penseur homme à créer  
Une semblance terrestre de choses plus divines.  
Son reflet coloré tombe sur les actes de l'homme,

Ses institutions sont des cénotaphes de l'Idéal,  
Il signe ses conventions mortes de ce Nom ;  
Ses vertus se parent de cette robe céleste  
Et d'un nimbe autour de sa face :  
Ils cachent leurs petites sous un Nom divin.  
Mais ce brillant semblant ne suffit pas  
À dissimuler leur indigence et leur fabrique terrestre :  
La terre seule est là et non quelque source céleste.  
Si les cieux existent, ils sont voilés par leur propre lumière,  
Si une Vérité éternelle règne quelque part, inconnue,  
Elle brûle dans un énorme vide de Dieu ;  
Car la vérité rayonne loin des mensonges du monde,  
Comment les cieux peuvent-ils descendre sur cette triste terre  
Ou l'éternel loger dans un temps vagabond ?  
Comment l'Idéal peut-il se poser sur le sol douloureux de la terre  
Où la vie est seulement un labeur et un espoir,  
Un enfant de la Matière nourri par la Matière  
Un feu qui flambe bas sur la grille de la Nature  
Une vague qui se brise sur un rivage du Temps  
Un voyage qui clopine péniblement avec la mort pour but ?  
Les Avatars sont venus et morts en vain,  
Vain fut la pensée du sage, la voix du prophète ;  
En vain voit-on le brillant Chemin ascendant.  
La terre reste inchangée sous la ronde du Soleil,  
Elle aime sa chute, et nulle omnipotence  
Ne peut effacer ses imperfections mortelles  
Ni obliger l'ignorance sinueuse de l'homme à la ligne droite des Cieux  
Ni coloniser un monde de mort avec des dieux.  
Ô voyageuse dans le chariot du Soleil  
Grande prêtresse du saint autel de la fantaisie  
Qui par un rituel magique dans la maison de la terre  
Adore l'idéal et l'amour éternel,  
Quel est cet amour que ta pensée a déifié,  
Cette légende sacrée, ce mythe immortel ?  
C'est une soif consciente dans ta chair,  
C'est une brûlure glorieuse de tes nerfs,  
Une rose de rêve splendide qui pousse ses pétales dans ton mental,  
Une grande ivresse rouge et une torture de ton cœur.  
Une transfiguration soudaine de tes jours ;  
Elle passe et le monde est comme avant.  
Une crête ravissante entre la douceur et la douleur,  
Une émotion dans son ardeur lui donne une apparence divine,  
Un pont d'or à travers le fracas des ans,

Une corde qui te lie à l'éternité.  
Et pourtant comme est bref et fragile ! comme bientôt se dissipe  
Ce trésor des dieux gaspillé par les hommes,  
Cette heureuse intimité comme d'âme à âme,  
Ce miel d'une compagnie du corps,  
Cette joie accrue, cette extase dans les veines,  
Cette étrange illumination des sens !  
Si Satyavane avait vécu, l'amour serait mort ;  
Mais Satyavane est mort et l'amour vivra  
Un peu de temps dans ta triste poitrine jusqu'à ce que  
Sa face et son corps s'effacent sur le mur de la mémoire  
Où d'autres corps, d'autres faces viendront.  
Quand l'amour éclate soudain dans la vie  
Tout d'abord l'homme entre dans un monde de soleil,  
Dans sa passion il sent son élément céleste :  
Mais seulement une fine tache de terre ensoleillée  
A pris le merveilleux aspect d'une éruption des cieux.  
Le serpent est là et le ver au cœur de la rose.  
Un mot, l'acte d'un moment peuvent détruire le dieu,  
Précaire est son immortalité,  
Il a mille manières de souffrir et de mourir ;  
L'amour ne peut pas vivre de nourriture céleste seulement,  
Seulement par la sève de la terre il peut survivre.  
Car ta passion était un besoin sensuel raffiné  
Une faim du cœur et du corps ;  
Ils peuvent se lasser et s'éteindre ou se tourner ailleurs  
Ou bien trouver une fin terrible et impitoyable  
Par quelque amère trahison ou se séparer en colère avec de cruelles blessures,  
Ou ta volonté insatisfaite avec d'autres s'en aller  
Quand la joie du premier amour retombe mise à nu et tuée :  
Une morne indifférence remplace le feu  
Ou une affectueuse habitude imite l'amour,  
Une union extérieure et malaisée dure  
Ou la routine d'un compromis à vie.  
Là où jadis la semence de l'unité fut jetée  
Dans un semblant de terrain spirituel  
Par quelque divine aventure des forces célestes,  
Deux luttent, constants associés sans joie,  
Deux egos tirent dans une unique laisse,  
Deux mentalités divisées par leurs pensées discordantes  
Deux esprits disjoints, à jamais séparés.  
Ainsi l'idéal est-il falsifié dans le monde de l'homme ;  
Frivole ou sombre, la désillusion vient,

La dure réalité de la vie regarde l'âme en face,  
Ajournée, l'heure des cieux s'enfuit dans un Temps sans corps.  
La mort te délivre de cela et délivre Satyavane :  
Il est sauf maintenant, délivré de lui-même,  
Il voyage vers le silence et la félicité.  
Ne le rappelle pas aux tricheries de la terre  
Et à la pauvre petite vie de l'animal Homme.  
Dans mon vaste espace tranquille, laisse-le dormir  
En harmonie avec le puissant silence de la mort  
Où l'amour sommeille sur la poitrine de la paix.  
Et toi, repars seule à ton fragile monde :  
Châtie ton cœur avec la connaissance, dé-couvre et regarde  
Avec ta nature haussée à de claires hauteurs vivantes  
La vue d'oiseau céleste depuis des pics jamais imaginés.  
Car, quand tu abandonnes ton esprit à un rêve  
Bientôt les dures nécessités te frapperont réveillée :  
Le plus pur délice avait commencé et il doit finir.  
Toi aussi tu sauras, ton cœur ne balançant plus à l'ancre,  
Ton âme amarrée et bercée dans les mers éternelles.  
Vains sont les cycles de ton mental brillant.  
Renonce, oubliant la joie et l'espoir et les larmes,  
Ta nature passionnée dans la poitrine profonde  
D'un heureux Rien et le Calme sans mots,  
Délivrée dans mon mystérieux repos.  
Unie à mon Nihil sans fond, oublie tout.  
Oublie le futile gaspillage de force de ton esprit,  
Oublie la lassante ronde de ta naissance,  
Oublie la joie et la lutte et la peine,  
Cette vague quête spirituelle qui a commencé  
Lorsque les mondes ont éclaté comme un bouquet de fleurs de feu  
Et de grandes pensées brûlantes ont voyagé à travers le ciel du mental  
Et le temps et ses éternités ont rampé à travers les Vastitudes  
Et les âmes ont émergé dans la mortalité.”  
Mais Savitri répondit à la Force noire :  
“Tu as trouvé maintenant une dangereuse musique, ô Mort,  
Tu as attendri ton discours dans une harmonieuse douleur,  
Et ta flûte est séduisante pour les espoirs lassés  
Tes mensonges sont mêlés d'un triste accent de vérité.  
Mais j'interdis à ta voix de tuer mon âme.  
Mon amour n'est pas une soif du cœur,  
Mon amour n'est pas un désir de la chair :  
Il m'est venu de Dieu, il retourne à Dieu.  
Même dans tout ce qu'ont défiguré la vie et l'homme,

Un murmure de divinité se fait encore entendre,  
Un souffle des sphères éternelles se fait sentir.  
Permis par les Cieux et merveilleux pour l'homme  
Un tendre rythme de feu et de passion chante à l'amour.  
Il y a un espoir dans son cri sauvage infini,  
Il résonne avec l'appel des hauteurs oubliées,  
Et quand ses accents sont apaisés chez de hautes âmes ailées  
Dans leur empyrée, son souffle brûlant  
Survit au-delà, dans le cœur enchanté des soleils  
Qui flambent à jamais purs dans les cieux invisibles :  
Une voix de l'éternelle Extase.  
Un jour, je regarderai mon grand doux monde,  
Déposerai les terribles masques des dieux,  
Dévoilerai mon monde de la terreur et le dépouillerai du péché.  
Apaisés, nous nous approcherons de la face de notre Mère,  
Nous jetterons nos âmes candides sur ses genoux :  
Alors nous embrasserons l'extase que nous poursuivons,  
Alors nous frémirons avec le dieu tant cherché,  
Alors nous découvrirons les notes inattendues des Cieux.  
Non seulement il y a de l'espoir pour les pures divinités,  
Mais les déités violentes et obscurcies  
Jaillies de l'unique poitrine en rage de découvrir  
Ce que les dieux blancs avaient manqué<sup>1</sup> : elles aussi sont sauvées ;  
Les yeux d'une Mère veillent sur eux et ses bras  
Tendus avec amour désirent ses fils rebelles.  
L'Un est venu, amour et amant et bien-aimé Éternel,  
Il a lui-même bâti une étonnante sphère  
Et composé les cadences d'une danse merveilleuse.  
Là, dans ses rondes et ses tournants magiques  
Attiré, il arrive, repoussé il s'enfuit.  
Dans les impulsions fougueuses et tortueuses de son mental  
Il goûte le miel des pleurs et renvoie la joie  
Puis se repent et rit et se courrouce  
Et l'un et l'autre sont la musique brisée de l'âme  
Qui cherche, réconciliée, sa céleste rime.  
À jamais, il vient à nous à travers les ans  
Portant un doux visage nouveau qui est l'ancien.  
Sa félicité rit en nous ou il appelle en cachette  
Comme une invisible flûte lointaine enchanteresse  
Venue des branches enlunées dans les forêts palpitantes,  
Invitant la rage de notre recherche et notre peine passionnée.

---

1. Sri Aurobindo pose ici une terrible question. Mais c'est à chacun, silencieusement de trouver la réponse. À lire, la merveilleuse réponse de Mère dans l'Agenda du 24 et 27 janvier 1962.

Déguisé, l'Amant vient et provoque notre âme.  
Il s'est nommé lui-même pour moi et il est devenu Satyavane.  
Car nous sommes homme et femme, depuis le début,  
Âmes jumelles nées d'un même feu immortel.  
Ne s'est-il pas levé en moi sous d'autres étoiles ?  
Comment a-t-il traversé les bosquets du monde  
Et couru après moi comme un lion dans la nuit  
Et soudain tombé sur mes chemins  
Pour me saisir d'un bond doré glorieux !  
Mécontent il brûlait et aspirait à moi à travers les âges  
Parfois avec colère et parfois dans une douce paix  
Me désirant depuis que le monde a commencé.  
Il s'est levé des eaux comme une vague sauvage  
Et m'a emporté dans les mers de félicité sans que j'y puisse rien.  
Sorti de mon passé voilé, ses bras sont arrivés,  
Ils m'ont touchée comme un doux vent persuasif,  
Ils m'ont cueillie comme une heureuse fleur tremblante  
Et m'ont embrassée et brûlée joyeusement dans une impitoyable flamme.  
Moi aussi je l'ai trouvé charmé en des formes ravissantes  
Et j'ai couru enchantée après sa voix lointaine  
Et me suis pressée contre lui à travers bien des barreaux redoutables.  
S'il existe un dieu plus joyeux encore et plus délicieux  
Qu'il porte d'abord la face de Satyavane  
Et que son âme soit une avec celui que j'aime ;  
Alors, qu'il me cherche et que je puisse le désirer.  
Car un seul cœur bat dans ma poitrine  
Et un seul dieu siège là sur le trône.  
Marche, ô Mort, par-delà la beauté fantomatique de ce monde,  
Car je ne suis pas des citoyens de ce monde-là.  
Je chéris Dieu le Feu, non Dieu le Rêve.”  
Mais une fois de plus, la Mort a jeté sur son cœur  
La majesté de sa calme voix horrible :  
“Tes pensées sont une brillante hallucination.  
Prisonnière halée par une corde spirituelle,  
Esclave ardente de ta propre volonté sensuelle,  
Tu lances à la rencontre du soleil comme un aigle  
Des mots ailés par la splendeur rouge de ton cœur.  
Mais la connaissance ne demeure pas dans un cœur passionné,  
Les paroles du cœur retombent du trône de la Sagesse inentendues.  
Futile est ta soif de bâtir les cieus sur la terre.  
Artificier de l'Idéal et de l'Idée,  
Le mental, enfant de la Matière dans les entrailles de la Vie  
Persuade ses parents de grimper à des niveaux plus élevés ;

Inaptes, ils suivent mal le guide audacieux.  
Mais le Mental, ce glorieux voyageur dans les nues,  
Marche à pas lents sur la terre, tel un boiteux,  
Guère il ne peut modeler la substance rebelle de la vie  
Guère il ne peut refréner les sabots galopants des sens :  
Ses pensées regardent droit dans les cieux mêmes,  
Elles tirent leur or d'une mine céleste,  
Mais ses actes travaillent péniblement un minerais vulgaire.  
Tous tes nobles rêves sont faits par le mental de la Matière  
Pour consoler son morne labeur dans la prison de la Matière,  
Son seul logis où seul il semble vrai.  
Image solide de la réalité  
Il a taillé une existence pour échafauder les œuvres du Temps ;  
La Matière sur la terre ferme se pose forte et sûre.  
Elle est la première-née des choses créées  
Elle reste la dernière quand le mental et la vie sont tués  
Et si elle finissait, tout cesserait d'être.  
Tout le reste est seulement son produit ou sa phase :  
Ton âme est une brève fleur du Mental jardinier  
Créée sur ton lopin de terre de Matière ;  
Elle périt avec la plante sur laquelle elle pousse,  
Car c'est de la sève de la terre qu'elle tire sa teinte céleste :  
Tes pensées sont des lueurs qui passent au bord de la Matière,  
Ta vie est une vague qui tombe sur un océan de Matière.  
Un steward soigneux des moyens limités de la Vérité,  
Entassant précieusement les faits édifiés par l'Énergie gaspilleuse,  
Lie le mental sur les piquets de tente des sens  
Fixe les caprices de la Vie dans une grise routine de plomb  
Et attache toutes les créatures aux cordes de la Loi.  
Tel un vase aux alchimies transmutatrices  
Une glu qui colle ensemble le mental et la vie,  
Si la Matière fait défaut, tout s'écroule et craque et tombe.  
Tout tient sur la Matière comme sur un roc.  
Et pourtant, cette sûreté et ce garant  
Si on le presse de montrer ses pouvoirs, s'avère un imposteur :  
Un truqueur de substance là où il n'y a pas de substance  
Une apparence et un symbole et un néant,  
Ses formes n'ont aucun droit de naissance originel :  
Son air de stabilité fixe  
Est la couverture d'un mécanisme de tourbillons captifs  
Une suite de pas de danse de l'Énergie  
Dont les empreintes laissent toujours les mêmes signes,  
Une face concrète d'un Temps insubstantiel,

Une coulée qui pointillé le vide de l'Espace :  
Une apparence de mouvement stable sans changement,  
Pourtant le changement arrive et le dernier changement est la mort.  
Ce qui semblait si réel une fois est le théâtre du Néant.  
Ses visages sont des pièges qui traquent et emprisonnent les sens,  
Le vide sans commencement était son artificier :  
Rien n'est là sauf des airs peints par le Hasard  
Et des semblants de formes d'un semblant d'Énergie.  
Tout vit et respire un moment par la miséricorde de la Mort  
Tout pense et agit par la grâce de l'Inconscient.  
Adonnée au luxe rosé de tes pensées,  
Ne tourne pas tes yeux au-dedans de toi-même  
Pour avoir des visions dans le cristal miroitant, ô Mental,  
Ne ferme pas tes paupières pour rêver la forme des Dieux.  
Consens enfin à ouvrir tes yeux et vois  
De quelle substance tu es et le monde est fait.  
Inconscient dans le Vide encore inconscient  
Inexplicablement un monde mouvant a surgi :  
Un moment à l'abri, heureusement insensible,  
Il n'a pas pu rester satisfait de sa propre vérité.  
Car quelque chose dans sa poitrine ignorante était né,  
Condamné à voir et à connaître, à sentir et aimer.  
Ce quelque chose observait ses actes, imaginait une âme dedans,  
Il tâtonnait vers la vérité et rêvait du Moi et de Dieu.  
Quand tout était inconscient, tout allait bien.  
Moi, la mort, j'étais roi et je gardais mon état royal,  
Dessinant mon exact plan sans le vouloir  
Créant d'un cœur calme et insensible.  
Dans mon souverain pouvoir d'irréalité  
J'obligeais le rien à prendre une forme,  
Infailliblement ma force aveugle sans pensée  
Faisait par hasard une fixité comme celle du destin,  
Par fantaisie les formules de la Nécessité  
Édifiait sur le fond creux du Vide  
La sûre bizarrerie du système de la Nature.  
J'ai courbé l'éther vacant pour faire l'Espace :  
Un énorme souffle d'expansion et de contraction  
Nourrissait les feux de l'univers ;  
J'ai frappé la suprême étincelle originelle  
Et répandu ses éparses rangées en armes à travers le Vide,  
Confectionné les étoiles avec les radiations occultes  
Rassemblé les pelotons de l'invisible danse ;  
J'ai formé la beauté de la terre avec des atomes et des gaz

Et fabriqué l'homme vivant avec du plasma chimique.  
Alors la Pensée est venue et a gâté l'harmonieux monde :  
La Matière a commencé à espérer et à penser et sentir,  
Les tissus et les nerfs ont subi la joie et l'agonie.  
Le cosmos inconscient luttait pour apprendre sa tâche ;  
Un ignorant dieu personnel naissait dans le Mental  
Et pour comprendre inventait la loi de la raison,  
Le Vaste impersonnel réverbérait le désir de l'homme,  
Un tourment a secoué le tranquille cœur aveugle du grand monde  
Et la Nature a perdu son vaste calme immortel.  
Ainsi est née cette incompréhensible scène pervertie  
Des âmes enmaillées dans les délices et la douleur de la vie  
Et le sommeil de la Matière et la mortalité du Mental,  
Des êtres en attente de la mort dans la prison de la Nature  
Et la conscience abandonnée dans une ignorance qui cherche  
Et le lent plan suspendu de l'évolution.  
Tel est le monde dans lequel tu bouges, égarée  
Dans les sentiers embrouillés du mental humain,  
Dans la ronde sans issue de ta vie humaine,  
Recherchant ton âme et pensant que Dieu est là.  
Mais où est le lieu d'une âme ou la place pour Dieu  
Dans l'immensité brute d'une machine ?  
Tu prends pour ton âme un Souffle passager  
Né d'un gaz, un plasma, un sperme, un gène,  
Pour Dieu une image agrandie du mental de l'homme,  
Une ombre de toi-même projetée sur l'Espace.  
Interposée entre le Vide d'en haut et d'en bas  
Ta conscience reflète le monde autour  
Dans le miroir déformant de l'Ignorance,  
Ou se tourne vers le haut pour attraper des étoiles imaginées.  
Ou si quelque semi-Vérité joue avec la terre  
Jetant sa lumière sur un fond noir ténébreux,  
Elle touche seulement et pose une tache lumineuse.  
Tu réclames l'immortalité pour ton esprit,  
Mais l'immortalité pour un homme imparfait ?  
Un dieu qui se cogne à chaque pas  
Serait un cycle de douleur éternelle.  
Tu réclames la Sagesse et l'amour comme ton droit,  
Mais la connaissance dans ce monde est la compagne de l'erreur,  
Une brillante entremetteuse de la Nescience,  
Et l'amour humain, un baladin sur un tréteau terrestre  
Qui imite avec verve une danse de fée.  
L'essence extraite de la dure expérience,

La connaissance de l'homme enfûtée dans les barils de la Mémoire  
A la rude saveur d'un breuvage mortel :  
Douce sécrétion des glandes érotiques  
Caressant et torturant les nerfs brûlants,  
L'amour est un miel et un poison dans la poitrine  
Pris par nous comme le nectar des dieux.  
La sagesse humaine de la terre n'est pas une grande puissance altière  
Et l'amour n'est pas un ange rayonnant des cieux.  
S'ils aspirent au-delà de l'air engourdi de la terre,  
Arrivant vers le soleil avec de frêles ailes de cire  
À quelle hauteur contre nature peuvent-ils pousser ce vol forcé ?  
Mais ce n'est pas sur la terre que la sagesse divine peut régner  
Et pas sur la terre que l'amour divin peut se trouver ;  
Nés des cieux, seuls aux cieux ils peuvent vivre,  
Ou peut-être là aussi sont-ils des rêves brillants.  
Ou plutôt tout ce que tu es et fais n'est-il pas un rêve ?  
Ton mental et ta vie sont des supercheries de la force de la Matière.  
Si ton mental te semble un soleil radieux  
Si ta vie laisse courir un rêve glorieux à tire d'aile,  
C'est l'illusion de ton cœur mortel  
Ébloui par un rayon de bonheur ou de lumière.  
Incapables de vivre de leur propre droit divin,  
Convaincus de leur brillante irréalité,  
Lorsque leur terrain d'appui est coupé,  
Ces enfants de la Matière meurent dans la Matière.  
Même la Matière s'évanouit dans une vague Énergie  
Et l'Énergie est un mécanisme du vieux Néant.  
Comment les coloris insubstantiels de l'Idéal  
Pourraient-ils être solidement peints sur la brume vermillon de la terre,  
Un rêve dans un rêve devenir doublement réel ?  
Comment un feu-follet deviendrait-il étoile ?  
L'Idéal est une maladie de ton mental,  
Un brillant délire de tes paroles et de ta pensée,  
Un étrange vin de beauté qui t'emporte à une vision fausse.  
Une noble fiction fabriquée par tes aspirations  
Doit partager ton imperfection humaine :  
Ses formes dans la Nature déçoivent le cœur  
Et jamais ne trouveront leur taille céleste  
Et jamais ne pourront se réaliser dans le Temps.  
Ô âme, égarée par la splendeur de tes pensées  
Ô créature terrestre avec ton rêve des cieux,  
Résignée et calme, obéis à la loi terrestre.

Accepte la brève lumière qui tombe sur tes jours :  
Prends ce que tu peux des joies permises à la Vie.  
Te soumettant à l'épreuve affligeante du Destin  
Souffre ton dû de labeur et de chagrin et d'inquiétude.  
Là s'approchera, apaisant ton cœur passionné,  
Ma longue nuit calme de sommeil à jamais :  
Là retire-toi dans le silence d'où tu étais venue."

FIN DU CHANT DEUX

## CHANT TROIS

### Le Débat de l'Amour et de la Mort

La triste cadence de la voix destructrice est retombée ;  
Elle semblait conduire le cheminement de la Vie  
Dans quelque Néant originel.  
Mais Savitri répondit à la toute-puissante Mort :  
“Ô toi, sophiste de l'univers au front noir  
Qui voiles le Réel avec ta propre Idée,  
Cachant la face vivante de la Nature derrière des objets bruts,  
Masquant l'éternité avec ta danse de mort,  
Tu as tissé le Mental ignorant comme un écran  
Et tu as fait de la Pensée le fournisseur et le scribe de l'erreur,  
Un faux témoin des sens au service du Mental.  
Ô toi, esthète de la douleur du monde,  
Champion d'une dure et triste philosophie  
Tu t'es servi de mots pour fermer les fenêtres de la Lumière  
Et appelé la Vérité pour défendre un mensonge.  
Une réalité menteuse est la couronne de la fausseté  
Et une vérité pervertie, son joyau le plus riche.  
Ô Mort, tu dis la Vérité, mais une Vérité qui tue,  
Je te répons par la Vérité qui sauve.  
Un voyageur à la découverte de lui-même,  
L'Un a fait du monde de la Matière son point de départ,  
Il a fait du Rien sa chambre de vie  
Et de la Nuit un processus de la lumière éternelle  
Et de la mort, un éperon vers l'immortalité.  
Dieu a caché ses yeux et couvert sa tête sous un capuchon de Matière,  
Sa conscience a plongé dans les profondeurs de l'inconscient,  
La toute-connaissance semblait une énorme ignorance noire ;  
L'infinité prenait la forme d'un zéro illimité.  
Ses abîmes de félicité devenaient des gouffres insensibles,  
L'éternité, une Vastitude spirituelle vide.  
Annulant une nullité originelle,  
L'Éternel a posé sa base dans le vide  
Et tracé l'image d'un univers  
Pour que l'esprit puisse s'aventurer dans le Temps  
Et se battre contre l'inflexible Nécessité  
Et l'âme poursuivre son pèlerinage cosmique.  
Un esprit vibrait dans les immensités noires

Et bâtissait une Pensée dans l'antique Néant ;  
Une âme s'allumait dans l'énorme Vide de Dieu,  
Une secrète chaleur s'enfantait dans un feu naissant.  
Sa prodigieuse Puissance œuvrait dans le gouffre du Nihil ;  
Elle a lancé en formes son mouvement informe  
Fait de la Matière le corps du Sans-corps.  
Enfantines et obscures, les Forces éternelles se sont éveillées.  
Dans la Matière inerte respirait une Vie assoupie,  
Dans une Vie subconsciente, le Mental reposait endormi ;  
Dans la Vie réveillée elle a tendu ses gigantesques membres  
Pour secouer la torpeur de cette somnolence :  
Une substance sans sens a tressailli dans une sensibilité,  
Le cœur du monde a commencé à battre, ses yeux à voir.  
Dans la foule des vibrations d'un cerveau abasourdi,  
La Pensée décrivait des cercles pour se trouver elle-même  
Découvrait la parole et allaitait le Verbe nouveau-né  
Jetant un pont et des arches de lumière sur l'ignorance du monde.  
Dans le Mental réveillé, le Penseur bâtissait sa maison.  
Un animal raisonnant voulait, combinait et cherchait ;  
Il se tenait droit parmi ses compères bruts,  
Il bâtissait à neuf la vie, mesurait l'univers,  
Résistait à son destin et luttait contre des Forces invisibles,  
Conquérât et se servait des lois qui gouvernent le monde  
Et espérait chevaucher les cieux et toucher aux étoiles,  
Maître de son énorme environnement.  
Maintenant, le demi-dieu regarde fixement par les fenêtres du Mental  
Caché derrière les rideaux de l'âme humaine :  
Il a vu l'Inconnu, regardé la face sans voile de la Vérité ;  
Un rayon du Soleil éternel l'a touché ;  
Immobile, sans voix dans les profondeurs presciantes  
Il est éveillé dans la lumière du Surnaturel  
Et voit une gloire d'ailes qui s'élèvent  
Et il voit descendre la vaste force de Dieu.  
Ô Mort, tu regardes seulement un monde inachevé  
Assailli par toi et incertain de sa route,  
Peuplé par des vies ignorantes et des pensées imparfaites,  
Alors tu dis que Dieu n'est pas et que tout est vain.  
Comment l'enfant pourrait-il déjà être l'homme ?  
Parce qu'il est enfantin, ne grandira-t-il jamais ?  
Parce qu'il est ignorant, n'apprendra-t-il jamais ?  
Dans une petite graine fragile, un grand arbre guette,  
Dans un gène minuscule, un être pensant est enfermé ;  
Un petit élément dans un petit sperme,

Grandit et devient conquérant et sage.  
Alors vomiras-tu, ô Mort, la vérité mystique de Dieu,  
Nieras-tu le miracle spirituel occulte ?  
Diras-tu encore qu'il n'y a pas d'esprit, pas de Dieu ?  
Une Nature matérielle muette s'éveille et voit :  
Elle a inventé la parole, dévoilé une volonté.  
Quelque chose là attend plus loin vers quoi elle lutte,  
Quelque chose l'enveloppe en quoi elle grandit :  
Démasquer l'esprit, se retransformer en Dieu,  
Se dépasser elle-même, telle est sa tâche transcendante.  
Dissimulé en Dieu, le monde a commencé d'être,  
Lentement il voyage vers Dieu manifeste :  
Notre imperfection peine vers la perfection,  
Le corps est la chrysalide d'une âme,  
L'infini tient la finitude dans ses bras,  
Le temps voyage vers l'éternité révélée.  
Miraculeuse structure du Mage éternel,  
La Matière cache à ses propres yeux son mystère,  
Écriture rédigée en signes énigmatiques,  
Document occulte de l'art du Tout-Merveilleux.  
Tout ici-bas témoigne de sa puissance secrète,  
En tout nous sentons sa présence et sa force.  
Une flambée de sa souveraine gloire est le soleil,  
Une gloire est l'or miroitant de la lune,  
Une gloire est son rêve de ciel pourpre.  
Une marche de sa grandeur est le roulement des étoiles.  
Son rire de beauté éclate dans les arbres verts,  
Ses moments de beauté triomphent dans une fleur ;  
Le chant de sa mer bleue, la voix vagabonde du ruisseau  
Sont des murmures tombés de la harpe de l'Éternel.  
Ce monde est l'accomplissement de Dieu dans l'extériorité.  
Ses voies défient notre raison et nos sens ;  
Par les mouvements aveugles d'une Force ignorante et brute  
Par des moyens que nous méprisons comme infimes, obscurs ou vils,  
Une grandeur fondée sur des petites choses,  
Il a bâti un monde dans le Vide inconscient.  
Ses formes, il les a massées avec de la poussière infinitésimale,  
Ses merveilles sont bâties avec d'insignifiantes choses.  
Si le mental est infirme, si la vie est fruste et grossière,  
S'il y a des masques de brute et des actes méchants,  
Ce sont des incidents dans son vaste complot varié,  
Son grand et dangereux drame avait besoin d'étapes ;  
Il fait de tout cela son mystère et son jeu de la passion,

Un jeu et pourtant pas un jeu mais le plan profond  
D'une Sagesse transcendante qui cherche ses moyens  
Pour rencontrer son Seigneur dans l'ombre et la Nuit :  
Au-dessus d'elle, les étoiles font vigile ;  
Regardée par une Infinitude solitaire  
Elle incarne le Divin dans la Matière muette,  
L'Absolu dans des esprits et des vies symboliques.  
Son art mécanique est un fabricant de miracles ;  
La machine de la Matière a élaboré les lois de la pensée,  
Les moteurs de la Vie ont servi l'enfantement d'une âme :  
La puissante Mère a façonné sa création,  
Un énorme caprice enchaîné par ses propres lois de fer,  
Et enfermé Dieu dans un monde énigmatique :  
Elle a bercé l'Omniscient dans un sommeil inconscient,  
Elle a fait marcher l'Omnipotent sur le dos de l'Inertie,  
Parcouru parfaitement à pas divins inconscients  
L'énorme cercle de ses œuvres prodigieuses.  
L'immortalité s'est assurée elle-même par la mort,  
La face de l'Éternel se montre par les marées du Temps.  
Sa connaissance, il l'a déguisée en Ignorance,  
Son Bien, il l'a semé dans le monstrueux lit du Mal,  
Il a fait de l'erreur une porte par où la Vérité puisse entrer,  
Ses graines de félicité, il les a arrosées par les larmes de la Douleur.  
Un millier d'aspects ramènent au Un ;  
Une Nature double recouvre l'Unique.  
Dans ce rendez-vous des masques mélangés de l'Éternel,  
Cette danse entrelacée de contraires passionnés  
Noués comme des amants dans une embrasse interdite  
Dans la querelle de leur identité perdue,  
Dans cette lutte et cette dispute des extrêmes de la Puissance  
Les millions de routes de la terre allaient cahin-caha vers la divinité.  
Tous trébuchaient derrière un Guide trébuchant  
Et pourtant chaque faux pas était un pas nécessaire  
Sur des routes inconnues vers un but inconnaissable.  
Tous bâtissaient et vaguaient à l'aveuglette vers l'un Divin.  
Comme transmués par un maléfice de titan  
Les forces éternelles prenaient un visage équivoque :  
Idoles d'une divinité oblique,  
Elles portaient la tête de l'animal ou du troll,  
Arboraient les oreilles pointues du faune, les cornes du satyre  
Ou abritaient le démoniaque dans leur regard.  
Elles ont fait un dédale tortueux du mental pensant,  
Souffert une métamorphose du cœur

Laissé entrer les orgies nocturnes de la Bacchante  
 Dans le sanctuaire des délices,  
 Comme dans une mascarade Dionysiaque.  
 Sur les grand-routes, dans les jardins du monde  
 Ils se sont vautrés, oublieux de leur élément divin,  
 Comme des ivrognes d'un terrible vin de Circé<sup>1</sup>  
 Ou un enfant qui joue et se roule dans la boue de la Nature.  
 Même la sagesse qui fraye les routes de Dieu  
 Est un complice dans ce jeu désastreux profond :  
 Perdues sont la sacoche et la besace du pèlerin,  
 Elle n'arrive plus à lire la carte et à regarder l'étoile.  
 Une pauvre vertu pharisaïque est tout son répertoire  
 Et le tâtonnement pragmatique de la raison ou sa vision abstraite,  
 Ou bien elle enseigne la technique d'une brève heure de succès,  
 Huissière dans l'école des utilités.  
 À la surface d'un vaste océan de Conscience  
 De petites pensées se pêchent par bancs dans un filet  
 Mais les grandes vérités échappent à son étroite lancée :  
 Dissimulées à la vue dans les profondeurs de la création,  
 Obscures elles nagent en d'énormes gouffres aveugles  
 À l'abri des petits plombs de sonde du mental  
 Trop lointaines pour le chétif plongeur des hauts fonds.  
 Notre vision mortelle fouille avec des yeux ignorants ;  
 Elle ne voit rien du cœur profond des choses.  
 Notre Connaissance marche appuyée sur le bâton de l'Erreur,  
 Adoratrice de faux dogmes et de faux dieux,  
 Ou fanatique d'une croyance cruelle et intolérante  
 Ou comme un chercheur qui doute de chaque vérité qu'il trouve,  
 Sceptique qui fait face à la Lumière avec un Non de pierre  
 Ou qui glace le cœur d'un sourire ironique et sec,  
 Cynique qui éteint le dieu dans l'homme ;  
 Une obscurité se vautre sur les chemins du Temps  
 Ou dresse sa tête de géant pour souiller les étoiles ;  
 Elle brouille le mental qui interprète  
 Et intercepte les oracles du Soleil.  
 Et pourtant la Lumière est là, elle attend aux portes de la Nature :  
 Elle garde un flambeau pour faire entrer le voyageur.  
 Elle attend d'être allumée dans nos cellules secrètes ;  
 C'est une étoile qui éclaire une mer ignorante,  
 Une lampe qui perce la nuit sur notre dunette.  
 À mesure que la connaissance grandit, la Lumière flambe du dedans :  
 C'est un brillant guerrier dans le mental,

---

1. Chez les Grecs, magicienne qui changea en pourceaux les compagnons d'Ulysse.

Un aigle des rêves dans le cœur pressentant,  
Une armure dans la bataille, un arc de Dieu.  
Alors des aurores plus larges se lèvent et les splendeurs de la Sagesse  
Sillonnent la vague pénombre des champs de l'existence ;  
La Philosophie escalade les pics ennuagés de la Pensée  
Et la Science arrache les forces occultes de la Nature,  
Énormes djinns au service des petites commodités d'un nain,  
Elle met à nu la minutie hermétique de son art  
Et la conquiert par ses propres forces emprisonnées.  
Sur des hauteurs inatteintes par les plus audacieuses envolées du mental,  
Sur une dangereuse crête du Temps déclinant  
L'âme se retire dans son Moi immortel :  
La connaissance de l'homme devient le Rayon suprême de Dieu.  
Il y a un royaume mystique d'où jaillit la force  
Dont le feu brûle dans les yeux du prophète et du sage ;  
Un éclair soudain de vision panoramique  
Joue au bord d'un mental intérieur :  
La Pensée silencieuse regarde dans un Vide qui brille.  
Une voix descend des invisibles pics mystiques :  
Un cri de splendeur dans une bouche de tempête,  
C'est la voix qui parle aux profondeurs de la nuit,  
C'est la foudre et l'appel qui flambe.  
Au-dessus des plans qui grimpent de la terre ignorante,  
Une main se lève vers le royaume de l'invisible  
Par-delà la ligne éblouissante du Supraconscient  
Et arrache les écrans de l'Inconnu ;  
Un esprit dedans regarde dans les yeux de l'Éternel.  
Il entend le Verbe auquel nos cœurs étaient sourds,  
Il voit à travers le flamboiement qui rendait aveugles nos pensées ;  
Il boit à la poitrine nue de la Vérité glorieuse,  
Il apprend les secrets de l'éternité.  
Ainsi tout était plongé dans la Nuit énigmatique,  
Ainsi tout monte à la rencontre d'un Soleil éblouissant.  
Ô Mort tel est le mystère de ton règne.  
Sur le sol magique et anormal de la terre,  
Emporté par le soleil dans son voyage sans but  
Au milieu de la marche forcée des grandes étoiles muettes  
Une obscurité a occupé les champs de Dieu  
Et le monde de la Matière fut gouverné par ta forme.  
Ton masque a recouvert la face de l'Éternel,  
La Félicité qui fit le monde est tombée dans le sommeil.  
Abandonnée dans le Vaste, elle est restée assoupie :  
Une transmutation maléfique s'est emparée de ses membres

Et finalement elle ne se connaissait plus elle-même.  
Seulement par de furtives échappées dans son sommeil créateur  
De frêles mémoires de la joie et de la beauté destinées  
Sous le rire bleu du ciel parmi les écharpes vertes des arbres  
Et l'heureuse abondance des senteurs et des couleurs,  
Dans les champs de la promenade dorée du soleil  
Et la veillée de la lumière rêveuse des étoiles,  
Ou parmi les hautes crêtes méditatives des montagnes,  
Sur la poitrine voluptueuse de la terre caressée de pluie  
Et près des rouleaux de saphir de la mer.  
Mais maintenant l'innocence première est perdue  
Et la Mort et l'Ignorance gouvernent le monde mortel  
Et le visage de la Nature porte une teinte plus grise.  
La terre a gardé encore son charme et sa grâce des commencements,  
La grandeur et la beauté sont encore à elle,  
Mais voilé est l'Habitant divin.  
L'âme des hommes s'est égarée de la Lumière  
Et la Grande Mère détourne sa face.  
Les yeux de la Félicité créatrice sont clos  
Et une note de douleur l'a surprise dans ses rêves.  
Elle se tourne et se retourne sur son lit de Vide,  
Parce qu'elle ne peut pas se réveiller et se trouver elle-même  
Et ne peut pas rebâtir sa forme parfaite,  
Oublieuse de sa nature et de son état,  
Oubliant son instinct de félicité,  
Oubliant de créer un monde de joie,  
Elle pleure et fait pleurer les yeux de ses créatures ;  
Éprouvant la poitrine de ses enfants par le tranchant du chagrin,  
Elle verse sur les vains espoirs de la vie et sur ses peines  
Le luxe poignant du chagrin et des larmes.  
Dans le rêve semi-conscient du cauchemar de son changement,  
Elle-même torturée et torturante de sa propre main  
Elle vient dans nos cœurs et nos corps et nos vies  
Portant le masque cruel et dur de la douleur.  
Notre nature dénaturée par cette naissance avortée  
Renvoie des réponses tordues aux chocs interrogateurs de la vie,  
Trouve une saveur acerbe dans les tourments du monde  
Et boit le vin amer de la perversion du chagrin.  
Une malédiction frappe la pure joie de la vie :  
Le délice, signe le plus doux de Dieu et inséparable de la Beauté,  
Redouté par les aspirants à la sainteté et les sages austères,  
Est rejeté comme une tromperie dangereuse et ambiguë  
La duperie spécieuse d'une Force infernale

Pour induire l'âme à sa propre destruction et à sa chute.  
Un Dieu puritain a fait du plaisir un fruit venimeux  
Ou une drogue rouge sur le marché de la Mort  
Et du ravissement de la Nature un enfant du péché.  
Pourtant chaque créature est à la recherche du bonheur  
Et par de dures douleurs ou par la violence  
Arrache à la poitrine épaisse d'un globe inanimé  
Quelque fragment ou miette de félicité brisée.  
Même la joie devient un breuvage empoisonné,  
Sa soif se change en redoutable piège du Destin.  
Tous les moyens sont bons pour attraper un seul rayon,  
L'éternité est sacrifiée pour un moment de délice :  
Pourtant c'est pour la joie et non la douleur que la terre fut faite  
Et non comme un rêve dans un interminable Temps de souffrance.  
Quoique Dieu ait fait ce monde pour son délice,  
Une Force ignorante l'a pris entre ses mains avec la semblance de Sa Volonté  
Et la profonde fausseté de la Mort a possédé la Vie.  
Tout est devenu un jeu de Hasard qui simule le Destin.  
Notre esprit respire un air secret  
De pure félicité, profond comme le saphir des cieux,  
Notre cœur et notre corps sentent obscurément son appel  
Nos sens tâtonnent à sa recherche et le touchent et le perdent.  
Si cela se retirait, le monde coulerait dans le Vide  
Si cela n'était pas, rien ne pourrait bouger ni vivre.  
Une Félicité cachée est à la racine des choses.  
Un Délice muet regarde les innombrables œuvres du Temps :  
Pour loger la joie de Dieu dans les choses, l'Espace donnait un vaste champ  
Pour loger la joie de Dieu en soi-même, nos âmes sont nées.  
Cet univers garde un vieil enchantement,  
Ses objets sont des coupes taillées dans le Délice du monde  
Un vin enchanté est la boisson ravie d'une âme profonde :  
Le Tout-Merveilleux a rempli les cieux de ses rêves,  
Il a fait de l'antique Espace vide sa maison des merveilles ;  
Il a déversé son esprit dans les signes de la Matière :  
Les feux de sa grandeur brûlent dans le grand soleil,  
Il glisse par les cieux miroitants sous la lune ;  
Il est la beauté de l'alouette dans le champ des sons ;  
Il est la mélodie des odes du Vent ;  
Il est le silence qui regarde dans les étoiles de la nuit ;  
Il se réveille à l'aube et appelle dans chaque ramille,  
Il dort stupéfié dans la pierre et rêve dans la fleur et dans l'arbre.  
Même dans le labeur et la douleur de l'Ignorance  
Sur ce sol dur et périlleux d'une terre difficile

En dépit de la mort et des circonstances mauvaises  
Une volonté de vivre persiste, une joie d'être.  
Il y a une joie dans tout ce que touchent les sens,  
Une joie dans toutes les expériences de l'âme,  
Une joie dans le mal et une joie dans le bien,  
Une joie dans la vertu et une joie dans le péché :  
Indifférente aux menaces de la loi du karma,  
La joie ose grandir sur un sol interdit,  
Sa sève coule à travers la plante et les fleurs de la Peine :  
Elle vibre avec le drame fatal et le destin tragique  
Elle arrache sa nourriture au chagrin comme à l'extase,  
Aiguisa sa force par le danger et la difficulté ;  
Elle rampe avec le reptile et le ver  
Et dresse sa tête à l'égal des étoiles ;  
Elle partage la danse des fées, dîne avec le gnome :  
Elle se dore dans la lumière et la chaleur de nombreux soleils,  
Le soleil de la Beauté et le soleil de la Force  
La stimulent et la caressent de leurs rayons dorés  
Elle grandit vers le Titan et vers le Dieu.  
Sur la terre elle s'attarde à boire tout son content  
Par les symboles de son plaisir et de sa douleur,  
Par les raisins du Ciel et les fleurs de l'Abîme,  
Par les coups de poignard brûlants et les supplices habiles de l'Enfer  
Et quelques vagues éclats de la gloire du Paradis.  
Dans les pitoyables petits plaisirs de la vie des hommes  
Dans ses petites passions et ses menues joies elle trouve un goût,  
Un goût dans les larmes et dans la torture des cœurs brisés,  
Dans la couronne d'or et la couronne d'épines,  
Dans le doux nectar de la vie et dans son vin amer.  
Elle explore toute l'existence à la recherche d'une félicité inconnue,  
Sonde toute expérience en quête de choses nouvelles et étranges.  
La vie apporte dans les jours des créatures terrestres  
Une langue de gloire des sphères plus lumineuses :  
Elle s'approfondit dans ses rêveries et dans son Art  
Elle se jette sur la splendeur de quelque verbe parfait,  
Elle exulte dans ses hautes décisions et ses nobles exploits,  
S'aventure dans ses erreurs, ose les bords du précipice,  
Elle grimpe avec ses escalades, se vautre dans sa chute.  
Les épouses de l'ange et du démon partagent sa chambre,  
Possesseurs ou compétiteurs du cœur de la vie.  
Pour qui regarde et jouit de la scène cosmique  
La grandeur humaine et sa petitesse sont égales  
Sa magnanimité et sa bassesse sont des coloris

Lancés sur quelque fond neutre des dieux :  
Il admire l'habileté de l'Artiste qui a fait le plan,  
Mais ce jeu dangereux ne dure pas pour toujours :  
Par-delà la terre, mais fait pour délivrer la terre,  
La sagesse et la joie préparent leur couronne parfaite :  
La Vérité suprahumaine appelle l'homme pensant.  
Finalement l'âme se tourne vers les choses éternelles,  
Dans tous les sanctuaires elle crie et implore l'embrasse de Dieu.  
Alors se joue le Mystère final,  
Alors s'accomplit le miracle tant attendu.  
La félicité immortelle avec ses vastes yeux célestes  
S'ouvre sur les étoiles, elle remue ses puissants limbes ;  
Le Temps tressaille aux strophes de son chant d'amour  
Et l'Espace s'emplit d'une blanche béatitude.  
Alors, laissant à son chagrin le cœur humain,  
Abandonnant la parole et les mondes déterminés par des noms,  
À travers un lointain ciel rayonnant d'une pensée sans mots,  
À travers les cieus nus de la vision absolue, délivrée de la pensée,  
Elle monte aux cimes où l'Idée à naître  
Se souvenant de l'avenir qui doit être  
Domine et regarde les œuvres de la Force qui peine  
Immuable au-dessus du monde qu'elle a créé.  
Dans le vaste rire doré du soleil de Vérité  
Comme un grand oiseau céleste sur une mer sans une ride  
Plane l'ardeur ailée de sa joie créatrice  
Sur les profondeurs silencieuses de la paix de l'Éternel.  
C'était le but, c'était la Loi suprême,  
La tâche assignée à la Nature quand, baignée de beauté  
Dans la brume obscure des eaux du sommeil inconscient,  
Cette grandiose création s'est levée du Vide –  
Pour cela l'Esprit est descendu dans l'Abîme  
Et a chargé de sa puissance la Force ignorante de la Matière  
Pour allumer la cathédrale dans les assises nues de la Nuit  
Et dans le royaume de la Mort rapatrier l'immortalité.  
Une lente transfiguration mystique opère.  
Toute notre terre part de la boue et finit dans le ciel  
Et l'Amour, qui fut jadis un désir de l'animal,  
Puis une douce folie dans l'ivresse du cœur  
Ou une compagnie ardente dans le mental heureux,  
Deviens une vaste exploration spirituelle dans l'espace.  
Une âme solitaire s'éprend du Seul,  
Le cœur qui aimait l'humain bat de l'amour de Dieu,  
Le corps est son autel et sa chambre.

Alors notre être est délivré de la séparation :  
Tout est lui-même, tout est senti neuf en Dieu :  
Un Amant cloîtré se penche par la porte  
Et serre le monde entier dans son unique poitrine.  
Alors s'écroulera toute cette affaire de la Nuit et de la Mort :  
Quand l'unité est conquise, quand le conflit est fini  
Et tout est connu et tout est embrassé par l'Amour  
Qui voudrait retourner à l'ignorance et à la peine ?  
Ô Mort, j'ai triomphé de toi au-dedans,  
Je ne palpites plus de l'assaut du chagrin ;  
Un puissant calme est assis profondément dedans  
Et occupe mon corps et mes sens :  
Il prend le chagrin du monde et le transmue en force,  
Il réunit la joie du monde et la joie de Dieu en une.  
Mon amour éternel trône sur le calme de Dieu ;  
Car l'Amour doit bondir au-delà même des cieux  
Et trouver son ineffable sens secret ;  
Il doit changer sa manière humaine en manière divine  
Et pourtant garder la souveraineté de sa félicité terrestre.  
Ô Mort, ce n'est pas pour la tendre poignance de mon cœur  
Ni pour la seule félicité de mon corps heureux  
Que je t'ai demandé Satyavane vivant,  
Mais pour son travail et le mien, notre mission sacrée.  
Nos vies sont les messagères de Dieu sous les étoiles ;  
Pour habiter sous l'ombre de la mort nous sommes venus  
Tenter sur la terre la lumière de Dieu pour cette race ignorante  
Son Amour pour remplir le creux dans le cœur des hommes  
Sa félicité pour guérir le malheur du monde.  
Car, moi, la Femme, je suis la force de Dieu,  
Et lui, Satyavane, le délégué de l'Éternel dans l'âme de l'homme.  
Ma volonté est plus grande que ta loi, ô Mort,  
Mon amour est plus fort que les chaînes du Destin :  
Notre amour est le sublime sceau du Suprême.  
Je défends ce sceau contre tes mains déchirantes.  
L'Amour ne peut pas cesser de vivre sur la terre,  
Car l'Amour est le chaînon lumineux entre la terre et les cieux,  
L'Amour est l'ange du lointain Transcendant ici ;  
L'Amour est le privilège de l'homme sur l'Absolu.”  
Mais la Mort, le dieu, répondit à la Femme  
Avec le rire ironique de sa voix  
Rebutant le labeur des étoiles :  
“Ainsi les hommes truquent la Vérité avec des pensées splendides.  
Ainsi tu veux soudoyer ce glorieux charlatan Mental

Pour tisser dans les filandres de son air Idéal  
 Un fin vêtement pour les désirs nus de ton corps  
 Et couvrir les griffes avides de ton cœur passionné ?  
 Ne barbouille pas de couleurs magiques la toile de la vie :  
 Plutôt, fais de ta pensée un miroir clair et fidèle  
 Qui reflète la Matière et la mortalité,  
 Et sache que ton âme est un produit de la chair,  
 Un moi maquillé dans un monde de confection.  
 Tes paroles sont un vaste bruissement dans un rêve mystique.  
 Car comment, dans le cœur souillé de l'homme pourrait habiter  
 L'immaculée grandeur de ton Dieu bâti de rêves,  
 Ou qui peut voir une face et une forme divines  
 Dans ce ver de terre nu à deux pattes que tu appelles homme ?  
 Ô face humaine ôte les masques peints par le mental :  
 Sois l'animal, le ver que la Nature voulait,  
 Accepte ta naissance futile, ta menue vie.  
 Car la vérité est nue comme la pierre et dure comme la mort ;  
 Vis nue dans la nudité, dure dans la dureté de la vérité.”  
 Mais Savitri répondit au Dieu terrible :  
 “Oui, je suis humaine.  
 Mais puisque dans l'humanité Dieu attend son heure,  
 Par moi, l'homme t'écrasera pour toucher les hauteurs immortelles,  
 Transcendant le chagrin et la douleur et le destin et la mort.  
 Oui, mon humanité est un masque de Dieu :  
 Il habite en moi, il meut mes actes  
 Et tourne la grande roue de son travail cosmique.  
 Je suis le corps vivant de sa lumière,  
 Je suis l'outil pensant de son pouvoir,  
 J'incarne la Sagesse dans une poitrine terrestre,  
 Je suis sa volonté conquérante et invincible.  
 En moi, l'Esprit sans forme a taillé sa forme ;  
 En moi, est le Sans-nom et le Nom secret.”  
 Du fond des Ténèbres incroyables la Mort a jeté son cri :  
 “Ô prêtresse dans la maison de l'Imagination,  
 Persuade d'abord les lois établies et immuables de la Nature  
 Et fais de l'impossible ton travail journalier.  
 Comment peux-tu forcer les deux éternels adversaires à se marier ?  
 Irréconciliables dans leur embrasse  
 Ils annulent mutuellement la gloire de leur purs extrêmes :  
 Un mariage malheureux mutile leur force avortée.  
 Comment ta volonté pourrait-elle unir le vrai et le faux ?  
 Là où la Matière est tout, l'Esprit est un rêve :  
 Si tout est l'Esprit, la Matière est un mensonge,

Et qui était le menteur qui a fabriqué l'univers ?  
 Le Réel ne peut pas épouser l'irréel.  
 Celui qui veut se tourner vers Dieu, doit quitter le monde ;  
 Celui qui veut vivre dans l'Esprit, doit abandonner la vie ;  
 Celui qui a trouvé le Moi, renonce au moi.  
 Les voyageurs des millions de routes du mental  
 Qui ont traversé l'Existence jusqu'au bout,  
 Les Sages qui ont exploré les Vastitudes de l'océan cosmique,  
 Ont trouvé que l'extinction était le seul port sûr.  
 Deux seules portes d'évasion s'ouvrent à l'homme :  
 La mort de son corps, porte de la paix dans la Matière,  
 La mort de son âme, son ultime félicité.  
 En moi tout trouve refuge, car, moi, la Mort, suis Dieu.”  
 Mais Savitri de répondre à la grande Mort :  
 “Mon cœur est plus sage que les pensées de la Raison,  
 Mon cœur est plus fort que tes chaînes, ô Mort.  
 Il voit et il sent l'unique Cœur qui bat en tout,  
 Il sent le haut Transcendant comme les mains du soleil,  
 Il voit l'Esprit cosmique à l'œuvre :  
 Dans la Nuit noire il marche seul avec Dieu.  
 La force de mon cœur peut porter la douleur de l'univers  
 Sans jamais vaciller de son lumineux sillage  
 Son immense orbite blanche à travers la paix de Dieu.  
 Je peux boire l'océan de la Toute-Félicité  
 Sans jamais perdre le blanc toucher spirituel,  
 Le calme qui couve dans l'Infini profond.”  
 Il dit :  
 “Es-tu vraiment si fort, ô cœur,  
 Si libre, ô âme ? Ne peux-tu donc pas cueillir  
 Quelque heureux plaisir dans mes buissons fleuris au bord du chemin  
 Sans faillir au but de ton dur voyage,  
 Affronter le dangereux toucher du monde sans jamais tomber ?  
 Montre-moi ta force et ta liberté de mes lois.”  
 Mais Savitri répondit :  
 “Sûrement je trouverai parmi les bois verts et murmurants de la Vie  
 Des plaisirs proches de mon cœur, miens seulement parce que siens  
 Ou miens pour lui, parce que nos joies sont une.  
 Et si je m'attarde, le Temps est à nous et à Dieu,  
 Et si je tombe, sa main n'est-elle pas proche de la mienne ?  
 Tout est un plan unique, chaque acte au bord du chemin  
 Approfondit la réponse de l'âme, rapproche du but.”  
 La Mort, le méprisant Nihil lui répondit :  
 “Donc prouve ta force absolue aux dieux sages

En choisissant la joie de la terre ! Demande pour toi  
 Et pourtant vis libre du moi et de ses masques grossiers.  
 Alors je te donnerai tout ce que désire ton âme,  
 Toutes les brèves joies que la terre garde pour les cœurs mortels.  
 Seul le plus cher souhait qui dépasse tout,  
 Les dures lois l'interdisent et ton ironique Destin.  
 Une fois établie, ma volonté reste immuable pour tous les Temps  
 Et Satyavane ne sera plus jamais à toi.”  
 Et Savitri de répondre à la vague Puissance :  
 “Si les yeux des Ténèbres peuvent regarder droit la Vérité  
 Regarde mon cœur et, sachant ce que je suis,  
 Donne ce que tu veux, ou ce que tu dois, ô Mort.  
 Je ne demande rien, sauf Satyavane seul.”  
 Il y eut un silence comme de destins incertains.  
 Tel un dédaigneux qui tout de même cède un point,  
 La Mort inclina sa tête souveraine en froid assentiment :  
 “Je te donne, sauvé de la mort et du poignant destin  
 Tout ce que jadis vivant Satyavane  
 Désirait dans son cœur pour Savitri.  
 Je te donne de brillants midis et des aurores sans blessure,  
 Des filles sur le modèle de ton propre cœur et de ton mental,  
 Des fils héroïques et justes, et la douceur tranquille  
 De l'union avec ton cher et fidèle mari.  
 Et tu récolteras dans ta joyeuse maison  
 La félicité de tes soirées bien entourées.  
 Par toi, l'amour liera bien des cœurs assemblés.  
 La douceur contraire de tes jours recevra  
 Le tendre service des désirés de ta vie  
 Et l'empire aimant sur tous ceux aimés de toi,  
 Deux pôles de bonheur réunis, ô Savitri.  
 Retourne, ô enfant, à ta terre abandonnée.”  
 Mais Savitri répondit :  
 “Je refuse tes cadeaux.  
 La terre ne peut pas fleurir si seule je reviens.”  
 Alors, une fois de plus la Mort a jeté son cri de colère  
 Comme gronde un lion après sa proie échappée :  
 “Que sais-tu de la vie riche et changeante de la terre  
 Crois-tu que si un homme meurt, toute joie doit cesser ?  
 N'espère point être malheureuse jusqu'à la fin,  
 Car le chagrin meurt vite dans le cœur fatigué des hommes ;  
 Bientôt d'autres hôtes viendront remplir la chambre vide.  
 Une peinture passagère sur un fond de vacances  
 Tracée pour la beauté d'un moment, ainsi fut créé l'amour.

Ou si tu es un voyageur sur la piste éternelle,  
 Ses objets fluent et changent dans son embrasse  
 Comme les vagues pour un nageur sur les mers infinies.”  
 Mais Savitri répondit au dieu vague :  
 “Rends-moi Satyavane, mon seul Seigneur.  
 Tes pensées sont vides pour mon âme qui sent  
 La profonde vérité éternelle dans les choses transitoires.”  
 Et la Mort de répondre :  
 “Retourne et tente ton âme !  
 Bientôt apaisée, tu trouveras que d’autres hommes  
 Sur cette terre opulente ont de la beauté, force et vérité,  
 Et quand tu auras à demi oublié, l’un d’eux  
 S’enveloppera autour de ton cœur qui a besoin de quelque  
 Cœur humain qui réponde contre ta poitrine,  
 Car qui, étant mortel, peut rester heureux seul ?  
 Alors Satyavane glissera dans le passé,  
 Gentille mémoire écartée de toi  
 Par un nouvel amour et les tendres mains de tes enfants,  
 Et tu t’étonneras même que tu aies pu aimer vraiment.  
 Telle est la vie que l’enfantement de la terre a conçu,  
 Un flot constant qui jamais n’est le même.”  
 Mais Savitri de répondre à la puissante Mort :  
 “Ô noir critique ironique des œuvres de Dieu,  
 Tu te moques de la quête vacillante du mental et du corps  
 Vers ce que le cœur saisit dans une heure prophétique  
 Et que l’esprit immortel réalisera.  
 Mon cœur est de ceux qui vénèrent, bien qu’abandonné,  
 L’image du dieu que son amour adorait ;  
 J’ai brûlé comme une flamme pour voyager avec ses pas.  
 Ne sommes-nous pas de ceux-là qui ont enduré une vaste solitude  
 Assis seuls avec Dieu sur les montagnes ?  
 Pourquoi, Ô Mort, luttés-tu vainement contre moi,  
 Un mental délivré de toutes les pensées crépusculaires  
 Pour qui les secrets de Dieu sont clairs ?  
 Car maintenant, enfin, je sais par-delà tout doute  
 Que les grandes étoiles brûlent sans cesse de mon feu  
 Et que la vie et la mort sont l’une et l’autre faites de ce feu.  
 La vie était seulement mon aveugle tentative d’amour :  
 La Terre a vu ma bataille, les cieux ma victoire ;  
 Tout sera saisi et transcendé :  
 Jetant leurs voiles devant le feu nuptial  
 L’éternel époux et l’éternelle épouse s’embrasseront.  
 Les cieux acceptent enfin nos vols brisés.

Sur notre proue de vie que brisent les vagues du Temps  
Nul signal lumineux d'espoir n'a rayonné en vain."  
Elle dit, et les membres sans limites du dieu  
Comme saisis d'une secrète extase  
Ont frémi en silence comme frémissent obscurément  
Les champs nocturnes de l'océan livrés à la lune.  
Puis, soulevé par un vent soudain  
Dans ce vague monde miroitant autour de Savitri  
Le crépuscule a tremblé comme un voile qui éclate.  
Ainsi luttèrent les grands adversaires avec des paroles armées.  
Autour de ces deux esprits dans le brouillard chatoyant  
Un demi-jour grandissant s'est envolé sur des ailes nacrées  
Comme pour toucher l'Aurore de quelque idéal lointain.  
Silhouettées, les pensées de Savitri volaient à travers la brume miroitante  
Mêlant ses ailes claires aux lumières et aux voiles,  
Et toutes ses paroles comme des bijoux éblouissants,  
Saisis dans le rougeoiement d'un monde mystérieux  
Ou surpris dans un arc-en-ciel aux teintes changeantes,  
Flottaient comme des échos qui s'évanouissent dans un son lointain.  
Là, toutes les voix, toutes les humeurs devenaient  
Un tissu fugace tissé par le mental  
Pour faire une jolie robe arachnéenne changeante.  
Résolue dans sa volonté silencieuse, Savitri marchait  
Sur l'herbe vague de plaines irréelles,  
Un voile de visions flottantes devant elle  
Une robe de rêves traînant derrière ses pas.  
Mais maintenant la flamme de la force consciente de son esprit  
Se retirant de cette douceur stérile  
A rappelé ses pensées de leurs paroles pour siéger au-dedans  
Dans la chambre profonde de la maison de méditation.  
Car seulement là pouvait demeurer la ferme vérité de l'âme :  
Impérissable, telle une flamme sacrificielle  
Elle flambait inextinguible dans le foyer central  
Là où brûle pour le haut seigneur et son épouse  
Sentinelle du territoire et feu témoin de tout  
D'où s'allument les autels des dieux.  
Irrésistiblement tous trois continuaient à glisser dans l'air, inchangés,  
Mais l'ordre de ces mondes était renversé :  
Le mortel conduisait, le dieu et esprit obéissaient  
Et Savitri derrière était la conductrice de leur marche  
Et eux devant étaient les suivants de sa volonté.  
Leur voyage allait de l'avant parmi les voies errantes  
Vaguement accompagnés par les brumes miroitantes ;

Mais plus vite maintenant tout fuyait devant eux comme troublé  
Pour échapper à la clarté d'âme de Savitri.  
Tel un oiseau des cieux sur les ailes gemmées du vent  
Portée comme un feu de couleur dans sa poitrine,  
Emportée par des esprits vers une crypte nacrée,  
Son âme continuait d'aller à travers cette obscurité ensorcelée.  
La Mort marchait devant elle et Satyavane,  
Devant le front noir de la mort, comme une étoile qui s'éteint.  
Au-dessus se tenait l'invisible balance de son destin.

FIN DU CHANT TROIS

## CHANT QUATRE

### Le demi-jour rêveur du Réel Terrestre

Puis vint une pente qui lentement s'enfonçait vers le bas ;  
Elle glissait vers une descente grise trébuchante.  
Le cœur vague de la merveille de l'idéal était perdu,  
L'étonnante profusion de ses brillants rêves délicats  
Et les vagues sublimités semi-enluménées, Savitri les avait quittées :  
La pensée tombait à des niveaux plus bas, durs et denses,  
Passionnée de quelque réalité crue.  
Les premières lueurs flottaient encore, mais ses teintes avaient changé  
Et enveloppaient lourdement un rêve moins enchanteur ;  
Elles se sont posées dans l'air par masses fanées :  
Ses couleurs symboliques s'unissaient à des rouges plus ternes  
Et ressemblaient presque à une brume de jour blafard.  
Une tension pénible et maléfique assaillait son cœur,  
Ses sens devenaient lourds d'un poids dangereux  
Et des sons plus tristes et plus forts venaient à ses oreilles,  
Et par de brusques percées dans les brumes chatoyantes  
Sa vision saisissait en hâte des plaines battues  
Et des montagnes nuageuses et de larges fleuves cuivrés,  
Et des cités grimpaient avec des minarets et des tours  
Vers un ciel vain et immuable :  
De longs quais et des rives et des ports aux voiles blanches  
Provoquaient sa vision un moment puis disparaissaient.  
Au milieu d'eux peinait la multitude au travail  
Par groupes toujours changeants et périssables,  
Tel un cinéma échoué aux formes d'ombres éclairées  
Enveloppées dans le manteau gris d'un rêve.  
Imaginant des sens dans la lourde dérive de la vie,  
Ils se fiaient à un environnement incertain  
Et attendaient la mort pour changer la scène de leur esprit.  
Un vacarme sauvage de travaux et les pas lourds  
D'une vie cuirassée et le bourdonnement monotone  
Des pensées et des actes toujours pareils,  
Tel le vrombissement abrutissant et répété  
D'une grande machine brutale accablait son âme,  
Une grise rumeur mécontente comme le fantôme  
Gémissant d'une haute mer inquiète.  
Une énorme voix Cyclopéenne barbare,

Un cri de bâtisseurs de Babel grimpant jusqu'aux cieux  
Un battement de moteurs et un martèlement d'outils  
Apportait un arrière-fond de labeur en peine.  
Comme de pâles éclairs déchirent un ciel torturé,  
Haut par-dessus la tête une traînée de nuages fusait,  
Chassant comme une fumée jetée d'un entonnoir rouge,  
Les créations forcées d'un Mental ignorant :  
Flottant, elle voyait comme des fragments d'images voler,  
Revenants de pensées humaines et d'espairs trompés,  
Des formes de la Nature et des arts de l'homme,  
Des philosophies et des disciplines et des lois,  
Et l'esprit mort de vieilles sociétés,  
Constructions du Titan et du ver.  
Comme des restants perdus d'une lumière oubliée,  
S'envolaient devant son mental sur des ailes traînantes  
Des révélations éteintes et des paroles libératrices  
Vidées de leur mission et de leur force sauveuse,  
Messages des dieux évangélistes  
Voix des prophètes, écritures saintes de croyances disparues.  
Chacun à son heure prétendue éternelle passait :  
Idéaux, systèmes, sciences, poèmes, arts  
Infatigablement périssaient là, puis revenaient encore  
Recherchés sans trêve par quelque Force créatrice.  
Mais tous étaient des rêves traversant une Vastitude vide.  
Des voix d'ascètes appelaient, des sages solitaires  
Sur des sommets de montagne ou sur les rives d'un fleuve  
Ou du cœur abandonné des clairières d'une forêt  
Cherchant le repos des cieux ou la paix de l'esprit hors du monde,  
Ou en des corps immobiles comme des statues, fixées  
Dans la cessation extatique de leurs pensées inlassables  
Des âmes endormies méditaient, et ceci aussi était un rêve.  
Toutes choses créées par le passé et détruites étaient là  
Leurs formes perdues et oubliées qui jadis avaient vécu,  
Et tous les amours présents comme révélés de nouveau  
Et tous les espoirs que l'avenir apporte avaient déjà échoué,  
Saisis et perdus en vains efforts,  
Répétés infructueusement âge après âge.  
Inlassablement tous revenaient insistants encore  
Pour la joie dans le tourment de la poursuite  
Et la joie de lutter et de gagner et de perdre  
Et la joie de créer et de garder et la joie de tuer.  
Les cycles roulaient, passaient, et revenaient encore,  
Apportaient les mêmes efforts et les mêmes fins stériles,

Des formes toujours neuves et toujours vieilles,  
Les longues révolutions horribles du monde.  
Une fois de plus s'est levée la grande Voix destructrice :  
À travers l'infructueux labeur des mondes  
L'énorme démenti de sa force qui défait tout  
Poursuivait la marche ignorante du Temps douloureux.  
"Regarde bien les images de ce royaume symbolique,  
Les contours solides de son rêve créateur  
Qui inspire les grandes tâches concrètes de la terre.  
Dans sa parabole mouvante de la vie humaine  
Tu peux suivre la piste du dénouement qu'apporte la Nature  
Au péché d'être et à l'erreur des choses  
Et au désir qui contraint de vivre  
Et l'incurable maladie d'espoir de l'homme.  
Dans une immuable hiérarchie ordonnée  
Où la Nature ne change pas, l'homme ne peut pas changer,  
Toujours il obéit à la loi fixe des mutations de la Nature :  
Dans une version nouvelle de son histoire souvent dite  
Dans les cycles tournants à jamais tourne la race.  
Son mental est parqué en des frontières cerclées  
Car le mental est l'homme, au-delà du mental il ne peut pas voler.  
S'il pouvait quitter ses limites il serait sauf :  
Il voit, mais il ne peut pas monter à ses cieux plus nobles,  
Même ailé il retombe à son sol natal.  
Il est captif dans le filet de son mental  
Et bat des ailes d'âme contre les murs de la vie.  
En vain son cœur lève-t-il sa prière d'aspiration,  
Peuplant de Dieux brillants le Vide sans forme ;  
Alors déçu, il se tourne vers le Vide  
Et dans son heureux rien demande la délivrance,  
Le calme Nirvana de son rêve de moi :  
Le Verbe finit dans le silence, le nom dans le Néant.  
Isolé parmi les multitudes mortelles  
Il fait appel au Dieu incommunicable  
Pour être l'amant de son âme solitaire  
Ou jette son esprit dans l'embrasse vide,  
Ou il trouve sa propre copie dans le Tout impartial ;  
Il transpose sa propre volonté dans l'immobile  
Attribue à l'Éternel le courroux et l'amour  
Et à l'ineffable prête un millier de noms.  
N'espère point faire descendre Dieu dans sa vie.  
Comment apporterais-tu l'Éternel ici ?  
Il n'y a pas de maison pour lui dans le Temps pressé.

En vain tu cherches un but dans le monde de la Matière,  
Il n'y a pas de but ici, seulement une volonté d'être.  
Tout marche lié par la Nature à jamais pareille.  
Regarde ces formes qui restent un moment et passent,  
Ces vies qui ont soif et luttent, puis ne sont plus  
Ces structures qui n'ont pas de vérité durable,  
Les croyances sauveuses qui ne peuvent pas se sauver elles-mêmes,  
Mais périssent dans les mains étranglantes des ans  
Rejetées par la pensée de l'homme, reconnues fausses par le Temps,  
Les philosophies qui mettent à nu tous les problèmes  
Sans que rien, jamais, soit résolu depuis le début de la terre,  
Et les sciences omnipotentes en vain  
Qui apprennent aux hommes de quoi sont faits les soleils,  
Transforment toutes les formes pour servir leurs besoins extérieurs,  
Chevauchent le ciel et naviguent sous la mer  
Mais n'apprennent pas ce qu'ils sont ni pourquoi ils sont venus ;  
Ces régimes politiques, architectures du cerveau de l'homme  
Faites de briques du mal et du bien qui emmurent l'esprit de l'homme  
Et maisons fissurées, palais et prisons à la fois,  
Qui pourrissent pendant qu'elles règnent et s'effritent avant de crouler ;  
Ces révolutions, démons ou dieux ivres,  
Convulsionnant le corps blessé de l'humanité  
Seulement pour peindre de couleurs nouvelles une vieille face ;  
Ces guerres, carnages triomphants, qui ruinent, devenues folles,  
L'œuvre des siècles évanouie en une heure,  
Le sang du vaincu et la couronne du victorieux  
Que les hommes à naître doivent payer de leur douleur,  
La face divine du héros sur un corps de satyre,  
La grandeur du démon mêlée à celle du demi-dieu,  
La gloire et la bestialité et la honte ;  
Pourquoi tout cela, ce labeur et ce fracas,  
Ces joies passagères, cette mer de pleurs sans fin,  
Cette aspiration et l'espoir et le cri,  
La bataille et la victoire et la chute,  
Ce voyage sans but qui jamais ne cesse,  
Ce labeur éveillé, ce sommeil incohérent ?  
Chansons, clameurs et pleurs, sagesse et paroles futiles,  
Le rire des hommes, l'ironie des dieux ?  
Où conduit la marche, où va le pèlerinage ?  
Qui tient la carte de la route ou a tracé chaque étape ?  
Ou bien, mû par lui-même le monde marche son propre chemin,  
Ou rien n'est là, sauf un Mental qui rêve :  
Le monde est un mythe qui a fait semblant de devenir vrai,

Une légende racontée à lui-même par le Mental conscient,  
Imaginée et jouée sur un fond de Matière feinte  
Sur laquelle il se tient dans une Vastitude insubstantielle.  
Le Mental est l'auteur, le spectateur, l'acteur, la scène :  
Seul le Mental est et ce qu'il pense est vu.  
Si le Mental est tout, renonce à l'espoir de la Félicité,  
Si le Mental est tout, renonce à l'espoir de la Vérité.  
Car le Mental ne peut jamais toucher le corps de la Vérité  
Et le Mental jamais ne peut voir l'âme de Dieu ;  
Il saisit seulement son ombre et n'entend pas son rire  
Lorsqu'il se retourne de lui vers la vaine semblance des choses.  
Le Mental est un tissu tramé d'ombre et de lumière  
Où le vrai et le faux ont cousu leurs parties mêlées ;  
Ou bien le Mental est le mariage de convenance de la Nature  
Entre la vérité et le mensonge, entre la joie et la douleur :  
Cette paire en lutte, nul tribunal ne peut la séparer.  
Chaque pensée est une pièce d'or avec un brillant alliage  
Et l'erreur et la vérité sont l'avvers et le revers :  
C'est l'impérial monnayage du cerveau  
Et de cette sorte est toute sa monnaie.  
Ne pense pas planter sur la terre la Vérité vivante  
Ni faire du monde de la Matière la demeure de Dieu ;  
La Vérité ne vient pas là, seulement la pensée de la Vérité,  
Dieu n'est pas là, mais seulement le nom de Dieu.  
Si le Moi existe, il est sans corps et sans naissance  
Ce n'est personne et personne ne le possède.  
Sur quoi bâtiras-tu donc ton monde heureux ?  
Rejette ta vie et ton mental, alors tu es le Moi,  
Une Omniprésence qui voit tout, nue, seule.  
Si Dieu existe, il ne se soucie pas du monde ;  
Il voit toutes choses d'un regard calme, indifférent,  
Il a condamné tous les cœurs au chagrin et au désir,  
Il a enchaîné toute la vie à ses implacables lois ;  
Il ne répond pas à la voix ignorante de la prière.  
Éternel tandis que les âges travaillent et peinent en dessous,  
Insensible, intouché par rien de ce qu'il a créé,  
Il voit tels de minuscules détails parmi les étoiles  
L'agonie de l'animal et le destin de l'homme :  
Immensément sage, il dépasse ta pensée,  
Sa joie solitaire n'a pas besoin de ton amour.  
Sa vérité ne peut pas demeurer dans l'homme pensant :  
Si tu désires la vérité, alors immobilise ton mental  
À jamais, tué par l'invisible Lumière muette.

L'immortelle béatitude ne vit pas dans l'air humain :  
 Comment le calme délice de la puissante Mère  
 Garderait-il sa fragrance dans cet étroit vase fragile  
 Ou logerait-il sa douce extase intacte  
 Dans ces cœurs qui peuvent être assaillis par le chagrin terrestre  
 Et dans ces corps que l'insouciant Mort peut tuer à volonté ?  
 Ne rêve point de changer le monde que Dieu a conçu,  
 Ne t'acharne pas à transformer sa loi éternelle.  
 S'il existe des cieux dont les portes sont closes à la douleur  
 Là, va chercher la joie que tu ne peux pas trouver sur la terre ;  
 Ou va dans l'impérissable hémisphère  
 Où la Lumière est native et le Délice est roi  
 Et l'Esprit est l'immortelle base des choses,  
 Choisis ton haut lieu, enfant de l'Éternité.  
 Si tu es Esprit et la Nature est ta robe,  
 Dépouille ton vêtement et sois ton moi nu  
 Immuable dans sa vérité impérissable,  
 Seule à jamais dans le Seul muet.  
 Alors tourne-toi vers Dieu, laisse tout derrière pour lui ;  
 Oubliant l'Amour, oubliant Satyavane,  
 Annule-toi toi-même dans sa paix immobile.  
 Ô âme, noie-toi dans sa tranquille béatitude.  
 Car tu dois mourir à toi-même pour accéder à la hauteur de Dieu :  
 Moi, la Mort, je suis la porte de l'immortalité.”  
 Mais Savitri répondit au Dieu sophiste :  
 “Encore appelleras-tu la Lumière pour aveugler les yeux de la Vérité  
 Et faire de la connaissance un piège pour les filets de l'Ignorance  
 Et le Verbe une flèche pour tuer mon Âme vivante ?  
 Offre, ô roi, tes faveurs aux esprits fatigués  
 Et aux cœurs qui ne supportent pas les blessures du Temps ;  
 Laisse ceux qui étaient attachés au corps et au mental  
 Arracher ces chaînes et fuir dans le calme blanc  
 Implorant refuge du jeu de Dieu,  
 Sûrement tes faveurs sont grandes puisque tu es Lui !  
 Mais comment irai-je chercher le repos dans la paix sans fin  
 Qui abrite la force violente de la puissante Mère  
 Sa vision tournée pour déchiffrer ce monde énigmatisé,  
 Sa volonté trempée dans le feu du soleil de la Sagesse  
 Et le silence brûlant de son cœur d'amour ?  
 Le monde est un paradoxe spirituel  
 Inventé par un besoin dans l'invisible,  
 Une pauvre traduction pour les sens des créatures  
 De Cela qui à jamais dépasse l'idée et la parole,

Un symbole de ce qui jamais ne peut être symbolisé,  
Un langage mal prononcé, mal épelé, et pourtant vrai.  
Les forces du monde sont venues des hauteurs éternelles  
Et ont plongé dans l'obscur Abîme inconscient  
Et se sont levées de là pour faire leur merveilleux travail.  
L'âme est une image du Non-manifeste,  
Le Mental peine laborieusement pour penser l'impensable,  
La vie appelle l'Immortel à naître,  
Le corps à incarner l'Illimitable.  
Le monde n'est pas coupé de la Vérité et de Dieu.  
En vain tu as creusé le noir gouffre sans pont,  
En vain tu as construit un mur aveugle sans porte :  
L'âme de l'homme passe par toi pour aller au paradis,  
Le soleil des cieux force son chemin à travers la mort et la nuit ;  
Sa lumière est visible aux confins de notre être.  
Mon mental est un flambeau allumé par le soleil éternel,  
Ma vie un souffle inspiré par l'Hôte éternel,  
Mon corps mortel est la maison de l'Éternel.  
Déjà le flambeau devient le rayon immortel,  
Déjà la vie est la force de l'Immortel,  
La maison devient une partie même du Maître de la maison.  
Comment dis-tu que la vérité ne peut jamais éclairer le mental humain  
Et la Félicité ne peut jamais envahir le cœur des mortels  
Ni Dieu descendre dans le monde qu'il a fait ?  
Si la création s'est levée dans le Vide insensé,  
Si la Matière est née d'une Force sans corps,  
Si la Vie a pu grimper dans l'arbre inconscient  
Et sa joie verte éclore en feuilles d'émeraude  
Et son rire de beauté s'épanouir dans la fleur,  
Si des sens ont pu s'éveiller dans les fibres, les nerfs et les cellules  
Et la Pensée capter la matière grise du cerveau,  
Et l'âme dans sa cachette regarder furtivement par la chair,  
Pourquoi la lumière sans nom ne sauterait-elle pas sur les hommes  
Et des forces inconnues ne surgiraient-elles pas du sommeil de la Nature ?  
Même maintenant des aperçus d'une Vérité lumineuse comme les étoiles  
Se lèvent dans la splendeur de l'Ignorance d'un mental flâneur ;  
Même maintenant nous sentons le toucher de l'Amant immortel :  
Si la porte de la chambre est seulement un peu entrebâillée,  
Qui donc empêcherait Dieu de se glisser dedans  
Ou qui interdirait son baiser sur l'âme endormie ?  
Déjà, Dieu est proche, la Vérité est toute là :  
Parce que le corps obscur de l'athée ne le sait pas  
Faut-il que le sage nie la Lumière et le voyant son âme ?

Je ne suis pas enchaînée par la pensée ni les sens ni les formes,  
Je vis dans la gloire de l'Infini,  
Je suis proche du Sans-nom et de l'inconnaissable,  
L'Ineffable est maintenant le compagnon de ma maison.  
Mais debout au bord lumineux de l'Éternité  
J'ai découvert que le monde était Lui,  
J'ai rencontré l'Esprit avec l'esprit, le Moi avec moi,  
Mais j'ai aimé aussi le corps de mon Dieu.  
Je l'ai poursuivi dans sa forme mortelle.  
Une liberté solitaire ne peut satisfaire  
Un cœur qui est devenu un avec chaque cœur :  
Je suis un représentant de l'aspiration du monde,  
La liberté de mon esprit je la demande pour tous."  
Alors a retenti un cri de la Mort plus profondément encore.  
Comme si, sous le poids de sa loi stérile  
Oppressée par sa propre volonté obstinée sans sens,  
Méprisante, lasse et compatissante,  
Elle n'avait plus son vieux ton intolérant,  
Mais ressemblait à la vie avec ses innombrables chemins,  
Peinant à jamais et n'accomplissant rien  
Vu sa naissance et ses changements et ses énergies mortelles  
Qui la font durer autour de bornes invariables  
Tournant la vaste ronde d'une course sans but  
Où la route court sans cesse pour rester pareille.  
Dans ce long drame de la terre contre le Destin et le Hasard et le Temps  
Certain de la vanité du jeu, perdu ou gagné,  
Écrasé par le poids de son ignorance et du doute  
Que la connaissance semble aggraver et l'âge multiplier,  
Le mental terrestre s'enlise et désespère et semble  
Vieux, fatigué et découragé de son travail.  
Cependant, tout était-il donc rien, ou accompli en vain ?  
Quelque grande chose avait été faite, quelque lumière, quelque force  
Délivrée de l'énorme poigne de l'Inconscient :  
Elle a émergé de la nuit, elle voit ses aurores  
Tournant en cercle à jamais bien que nulle aurore ne puisse rester.  
Il y avait un changement dans la voix lointaine du dieu ;  
Sa forme redoutable avait changé et il admettait  
Notre effort éphémère vers l'éternité,  
Mais jetais de vastes doutes sur ce qui aurait pu être autrement  
Selon nos grandioses aperçus d'un impossible Jour.  
La grande voix montante criait à Savitri :  
"Puisque tu connais la sagesse qui transcende  
Autant le voile des formes que le mépris des formes,

Lève-toi, délivrée par les dieux qui voient.  
Si tu avais gardé ton mental libre de la tension cruelle de la vie  
Tu aurais pu être comme eux, omnisciente et calme.  
Mais le cœur violent et passionné l'interdit.  
C'est l'oiseau des tempêtes d'une Force anarchique  
Qui voudrait soulever le monde et en arracher  
L'indéchiffrable rouleau du Destin,  
La Loi et le règne de la Mort et l'inconnaissable Volonté.  
Hâteurs de l'action, violateurs de Dieu  
Sont ces grands esprits qui ont trop d'amour,  
Mais ceux qui ont façonné tes semblables, car tu es les deux,  
Sont entrés dans les étroites limites de la vie  
Avec des natures trop larges qui sautent par-dessus le temps.  
Adorateurs de la force qui ne connaissent pas ses chocs en retour  
Leurs volontés géantes conduisent aux années troubles.  
Les sages sont tranquilles, les grandes montagnes silencieuses  
S'élèvent sans fin vers leur ciel inatteint,  
Posées sur leur base éternelle, leurs crêtes  
Sans rêve sont dans l'immuable domaine des cieux.  
Sur leurs cimes aspirantes, sublimes et immobiles,  
Soulevant l'âme qui grimpe à mi-chemin des cieux  
Les puissants médiateurs se contentent  
De regarder les révolutions des étoiles.  
Sans mouvement, ils se meuvent avec la puissance de la terre,  
Ils voient les âges qui passent et sont pareils.  
Les sages pensent avec les cycles, ils entendent les pas  
Des choses lointaines ; patients, impassibles ils gardent  
Leur dangereuse sagesse refrénée dans leurs profondeurs  
De crainte que les jours fragiles de l'homme ne sombre dans l'inconnu  
Tirés comme un navire par le Léviathan enchaîné  
Dans l'abîme de ses mers prodigieuses.  
Vois comme tout tremble quand les dieux s'approchent trop près !  
Tout bouge, est en péril, tourmenté, déchiré, bouleversé.  
Les millénaires précipités trébucheraient trop vite  
Si la force des cieux surprénait la terre imparfaite  
Et la connaissance dévoilée frappait ces âmes inaptés.  
Les divinités ont masqué leur terrible puissance :  
Dieu cache sa pensée et, même, semble s'égarer.  
Sois immobile et mesurée dans le lent monde sage.  
Tu es puissante et remplie de la terrible déesse  
Que tu invoques à l'aube dans les forêts obscures.  
Ne te sers pas de ta force comme les âmes du Titan sauvage !  
Ne touche pas aux frontières posées, aux lois anciennes,

Respecte le calme des grandes choses établies.”  
 Mais Savitri répondit au formidable dieu :  
 “Quel est ce calme dont tu te vantes, ô Loi, ô Mort ?  
 Est-ce l’inerte marche au regard hébété  
 De monstrueuses énergies enchaînées dans une inflexible ronde  
 Sans âme et les yeux de pierre avec des rêves mécaniques ?  
 Alors vain est l’espoir de l’âme si l’immuable Loi est tout :  
 Toujours presse-toi vers le nouveau et l’inconnu  
 Les millénaires précipités justifient Dieu.  
 Que seraient les âges de la terre si la grise mesure  
 N’était jamais brisée et les gloires ne jaillissaient pas  
 Faisant éclater leur semence obscure tandis que la vie lente des hommes  
 Bondissait en hâte sur de soudains chemins splendides  
 Révélés par des paroles divines et des dieux humains ?  
 N’impose pas au mental et aux cœurs sensibles  
 La lourde fixité qui lie les choses inanimées.  
 Le règne inconscient est bon pour les créatures animales  
 Elles sont satisfaites de vivre sous le joug immuable ;  
 L’homme se tourne vers une marche plus noble, un chemin maître.  
 Je piétine ta loi avec des pieds vivants ;  
 Car pour me lever dans la liberté je suis née.  
 Si je suis puissante, que ma force soit dévoilée  
 Égale compagne des forces éternelles,  
 Ou bien que mon âme frustrée s’enfonce  
 Dans le sommeil originel, indigne de Dieu.  
 Du Temps je réclame l’éternité de ma volonté,  
 Et de Dieu ses moments.”  
 La Mort lui répondit :  
 “Pourquoi la noble et immortelle volonté  
 S’abaisserait-elle aux menues besognes de la terre transitoire,  
 Sa liberté oubliée et le chemin de l’Éternel ?  
 Ou bien est-ce cela le haut usage de la force et de la pensée :  
 Lutter contre les liens de la mort et du temps  
 Et perdre le labeur que pourraient gagner les dieux,  
 Et se battre et souffrir l’angoisse et les blessures  
 Pour saisir les joies futiles que la terre peut garder  
 Dans sa petite boîte au trésor des choses passagères ?  
 Enfant, as-tu foulé les dieux sous tes pieds  
 Seulement pour gagner quelques miettes de vie terrestre  
 Pour celui que tu aimes, annulant la grande délivrance,  
 Retardant le précoce ravissement des cieux  
 Auquel les clémentes divinités avaient appelé son âme ?  
 Tes bras sont-ils plus doux que le parvis de Dieu .”

Elle répondit : “Droite, je piétine la route  
Taillée pour moi par la ferme main qui a conçu nos chemins.  
Je cours où commande sa douce voix terrible  
Et je suis conduite par les rênes de Dieu.  
Pourquoi a-t-il tracé le vaste plan de ses mondes prodigieux  
Ou empli l’infini de son souffle passionné ?  
Ou pourquoi a-t-il bâti ma forme mortelle  
Et semé en moi ses brillants et fougueux désirs,  
Si ce n’est pour réaliser en moi, pour fleurir, pour aimer,  
Sculptant son image humaine richement douée  
De pensées et de largeurs et de forces dorées ?  
Les Cieux lointains peuvent attendre notre venue dans leur calme.  
Aisé pour Dieu était de les bâtir.  
La Terre était sa matière difficile,  
La terre donnait la gloire du problème et la course et la lutte.  
Il y a les masques sinistres, les pouvoirs terribles ;  
Là est la grandeur de créer les dieux.  
L’esprit n’est-il pas immortel et affranchi  
Toujours, délivré des atteintes du Temps ?  
Pourquoi est-il descendu dans l’Espace des mortels ?  
Il a donné une mission à son haut esprit dans l’homme  
Et écrit un décret caché sur les sommets de la Nature.  
Telle est la Liberté, avec l’âme toujours en selle :  
Large dans les limites de la vie, forte dans les nœuds de la Matière,  
Bâtissant une grande substance d’action avec les mondes  
Pour faire une fine sagesse avec des fibres grossières éparses  
Et tailler l’amour et la beauté dans la guerre et la nuit,  
Telle est la merveilleuse gageure, le jeu divin.  
Quelle liberté a l’âme qui ne se sent pas libre  
À moins d’être dépouillée nue et qui ne peut pas embrasser les liens  
Dont l’Amant entoure le corps de sa compagne de jeu,  
Choisissant sa tyrannie, écrasée dans son embrasse ?  
Pour le saisir mieux dans son cœur illimité  
Elle accepte le cercle limité de ses bras  
S’incline pleine de joie sous ses mains maîtresses  
Et rit de ses riches contraintes : le plus liée, le plus libre.  
Telle est ma réponse à tes leurres, ô Mort.”  
Immuable, le démenti de la Mort a défié le cri de Savitri :  
“Si puissante sois-tu, quel que soit ton nom secret  
Proféré par quelque conclave caché des dieux,  
La passion éphémère de ton cœur ne peut pas briser  
Le rempart de fer des choses accomplies  
Par lequel les grands Dieux clôturent leur camp dans l’Espace.

Qui que tu sois derrière ton masque humain,  
Même si tu es la Mère des mondes  
Et accroches ta prétention aux royaumes du Hasard,  
La Loi cosmique est plus grande que ta volonté.  
Même Dieu lui-même obéit aux Lois qu'il a faites :  
La Loi reste, et jamais elle ne peut changer,  
La Personne est une bulle sur la mer du Temps.  
Avant-coureuse d'une Vérité plus grande à venir,  
Ton âme créatrice de cette Loi plus libre  
Se vantant d'une Force derrière sur laquelle elle s'appuie  
Et d'une Lumière au-dessus que personne n'a vue sauf toi,  
Tu réclames les fruits précoces de la victoire de la Vérité.  
Mais qu'est-ce que la Vérité et qui peut découvrir sa forme  
Parmi les spécieuses images des sens,  
Parmi la foule des devinettes du mental  
Et les noires ambiguïtés d'un monde  
Peuplé des incertitudes de la Pensée ?  
Car où est la Vérité et quand a-t-on entendu ses pas légers  
Parmi la clameur sans fin du marché du Temps  
Et quelle est sa voix parmi les mille cris  
Qui traversent l'écoute du cerveau et abusent l'âme ?  
Ou bien la Vérité n'est-elle rien qu'un haut nom étoilé,  
Ou un mot vague et splendide dont la pensée de l'homme se sert  
Pour sanctionner et consacrer le choix de sa nature,  
Le désir du cœur se parant de la robe de connaissance,  
L'idée chérie élue parmi les élus,  
La favorite de la pensée parmi les enfants de la pénombre  
Qui remplissent à haute voix le terrain de jeu du mental  
Ou peuplent ses dortoirs dans un sommeil de nouveau-né ?  
Tout dépend ici du oui ou du non de Dieu,  
Deux Pouvoirs réels mais faux l'un pour l'autre,  
Deux étoiles mariées dans la nuit lunaire du mental  
Regardant deux horizons opposés,  
La tête blanche et la queue noire du drake<sup>1</sup> mystique,  
Le pied léger et le pied boiteux, aile forte et aile brisée  
Qui soutiennent le corps du monde incertain,  
Un grand dragon surréel dans les nues.  
Trop dangereusement ta haute et fière vérité doit vivre  
Enchevêtrée dans la petitesse mortelle de la Matière.  
Tout dans ce monde est vrai, et pourtant tout est faux :  
Ses pensées courent dans une éternelle nullité  
Ses hauts faits gonflent la somme zéro ronde du Temps.  
Ainsi l'homme est-il à la fois animal et dieu,

Une énigme disparate de la fabrication de Dieu  
Incapable de libérer la forme de Divinité au-dedans,  
Un être moins que lui-même, et pourtant quelque chose de plus,  
L'animal qui aspire, le dieu frustré ;  
Et pourtant ni bête ni divinité, mais homme,  
Mais homme lié à l'espèce que le labeur de la terre s'efforce de dépasser  
Grimpant l'échelle de Dieu vers des Choses plus hautes.  
Les objets sont des semblances et nul ne connaît leur vérité,  
Les idées sont des devinettes d'un dieu ignorant.  
La Vérité n'a pas de pays natal dans le cœur irrationnel de la terre :  
Et pourtant, sans la raison la vie est un labyrinthe de rêves,  
Sauf que la raison est en équilibre au-dessus d'un abîme noir  
Et finalement se tient sur une planche de doute.  
L'Éternelle vérité ne vit pas chez les hommes mortels.  
Ou si elle habite dans ton cœur mortel,  
Montre-moi le corps de la Vérité vivante  
Ou dessine-moi l'esquisse de sa face  
Que, moi aussi, je puisse obéir et l'adorer.  
Alors, je te rendrai ton Satyavane.  
Mais ici il n'y a que des faits et la stricte Loi d'acier.  
La seule vérité que je sache, c'est que Satyavane est mort  
Et que même ta douceur ne peut pas le recaptiver.  
Nulle Vérité magique ne peut ramener un mort à la vie,  
Nul pouvoir de la terre ne peut annuler la chose une fois faite.  
Nulle joie du cœur ne peut survivre à la mort  
Nulle félicité persuader le passé de vivre encore.  
Seule la Vie peut consoler le Vide muet  
Et remplir de pensées la vanité du Temps.  
Ainsi donc laisse ton mort, Ô Savitri, et vis.”  
La Femme a répondu à l'Ombre puissante  
Et tandis qu'elle parlait, la mortalité a disparu :  
Son moi de Déesse pouvait se voir dans ses yeux,  
La Lumière est venue dans son visage comme un rêve des cieux.  
“Ô Mort, toi aussi est Dieu, et pourtant pas Lui,  
Mais seulement sa propre ombre noire sur son chemin  
Lorsque, quittant la Nuit, il prend le Chemin qui monte  
Et traîne avec lui la Force collante de l'inconscient.  
Tu es la tête noire de Dieu inconscient,  
Tu es le signe impénitent de son Ignorance,  
Tu es l'enfant naturel de ses vastes entrailles ténébreuses.  
De son immortalité, la sinistre barrière.  
Tous les contraires sont des aspects de la face de Dieu.  
Le Multiple est l'Un innombrable,

Le Un porte la multitude dans sa poitrine ;  
 Il est l'impersonnel, inscrutable, solitaire,  
 Il est l'unique Personne infinie qui regarde son monde ;  
 Le Silence porte le grand sceau muet de l'Éternel,  
 Sa lumière inspire le Verbe éternel ;  
 Il est le profond calme impérissable de l'immobile,  
 Sa blanche béance sans signe qui nullifie le calme,  
 Et pourtant il reste le Moi créateur, le Seigneur tout-puissant  
 Et il regarde sa volonté accomplie par les formes des dieux  
 Et le désir qui aiguillonne l'homme à demi conscient  
 Et la Nuit aveugle qui résiste.  
 Ces vastes extrêmes divins, ces pouvoirs inverses  
 Sont le côté droit et gauche du corps de Dieu ;  
 L'existence balancée entre deux bras puissants  
 Confronte le mental avec les abîmes impénétrés de la Pensée.  
 Ainsi les Ténèbres au-dessous, une insondable Lumière au-dessus,  
 Réunies dans la Lumière, mais tranchées par la séparation mentale  
 Se trouvent face à face, opposés, inséparables,  
 Deux contraires nécessaires pour sa grande Tâche mondiale,  
 Deux pôles dont les courants éveillent l'immense Force mondiale.  
 Dans le prodigieux secret de son Moi,  
 Au-dessus du monde, l'enveloppant de ses ailes égales,  
 Il est deux en un, sans commencement, sans fin :  
 Transcendant les deux, il entre dans l'Absolu.  
 Son être est un mystère au-delà du mental,  
 Ses voies déroutent l'ignorance mortelle :  
 La finitude parquée dans ses petites divisions  
 Stupéfaite, n'ajoute pas créance à l'audace de Dieu  
 Qui ose être l'inimaginable Tout  
 Et voir et agir comme le pourrait l'unique Infini.  
 Telle est son offense à la raison humaine :  
 Connu pour être à jamais inconnaissable,  
 Être tout et pourtant transcender le tout mystique,  
 Absolu, et pourtant loger dans un monde de Temps relatif,  
 Éternel et connaissant tout, et pourtant subir la naissance,  
 Omnipotent, et jouer avec le Hasard et le Destin,  
 Esprit, et pourtant être la Matière et le Vide ;  
 Illimitable par-delà les formes ou noms  
 Habiter dans un corps, unique et suprême  
 Et être animal et homme et divin :  
 Une mer profonde et immobile, il rit dans les vagues qui déferlent :  
 Universel, il est tout – transcendant, personne.  
 Pour la vertu humaine, tel est son crime cosmique :

Demeurer tout-puissant par-delà le bien et le mal  
Laisant les bons à leur destin dans un monde méchant  
Et le mal régner dans cette énorme scène.  
Un labeur sans but sauf un rare sens,  
Tout semble opposition et lutte et chance  
Pour les yeux qui voient un fragment et manquent le tout ;  
Les hommes scrutent la surface, les profondeurs résistent à leur fouille :  
Un mystère hybride défie la vue,  
Ou un décourageant miracle sordide.  
Pourtant, dans la nue vanité de l'Inconscient exact,  
Dans l'erreur accidentelle de l'ignorance mondiale,  
Un plan, une Intelligence cachée s'entrevoit.  
Il y a un dessein dans chaque faux pas et dans chaque chute ;  
La flânerie la plus insouciant de la Nature est un semblant  
Préparant quelque pas en avant, quelque résultat profond.  
Telles des notes ingénieuses insérées dans une orchestration motivée,  
Ces millions de discordes ponctuent le thème harmonieux  
De l'immense danse orchestrale de l'évolution.  
Une Vérité suprême a contraint le monde à être ;  
Il s'est enveloppé lui-même dans la Matière comme dans un linceul,  
Un linceul de Mort, un linceul d'ignorance.  
Il a obligé les soleils à brûler à travers l'Espace silencieux,  
Signes de flamme de sa Pensée incomprise  
Dans la vaste enveloppe de la songerie sans forme de l'éther :  
Il a fait de la Connaissance une lumière voilée qui cherche à percer,  
De l'Être une substance nesciente, épaisse et muette  
De la Félicité, la beauté d'un monde insensible.  
Dans la finitude des choses, l'Infini conscient habite :  
Replié, il dort dans la transe impuissante de la Matière,  
Il gouverne le monde du fond de son Vide dormant insensé ;  
En rêvant il émane le mental et le cœur et l'âme  
Pour labourer, impotents, enchaînés, sur la dure terre :  
Ce tout fragmenté travaille sur des points éparpillés ;  
Ses éclats miroitants sont les pensées diamantines de la Sagesse,  
Ses ténébreux réflexes sont notre ignorance.  
Cet infini conscient part de la masse muette en d'innombrables jets,  
Il façonne un être avec un cerveau et des nerfs,  
Une créature sentante avec ses plaisirs et ses douleurs.  
Un troupeau de sentiments obscurs, un point de sens  
Survit un moment et répond aux chocs de la vie,  
Puis écrasé, ou sa force épuisée, laisse la forme morte,  
Laisse l'énorme univers où il vivait,  
Hôte insignifiant et irréfléchi.

Mais l'âme grandit, dissimulée dans sa maison ;  
Elle donne au corps sa force et sa magnificence,  
Elle suit ses buts dans un monde ignorant et sans but,  
Elle prête une signification à la vie terrestre dénuée de sens.  
Un demi-dieu animal devient homme pensant.  
Il se vautre dans la boue, pourtant s'élance vers les cieux en pensée ;  
Il joue et réfléchit, rit et pleure et rêve,  
Satisfait ses petits désirs comme la bête ;  
Il se penche sur le livre de la vie avec des yeux d'étudiant.  
Hors de cet embrouillement de l'intellect et des sens,  
Hors de l'étroite portée de la pensée bornée  
Il s'éveille enfin dans le mental spirituel ;  
Une haute liberté commence et une chambre lumineuse :  
Il entrevoit l'éternité, touche l'infini,  
Il rencontre les dieux en de grandes heures soudaines,  
Il sent l'univers comme son moi plus large  
Fait de l'Espace et du Temps sa belle occasion  
De joindre les hauteurs et les profondeurs de l'être dans la lumière,  
Dans la crypte du cœur il parle secrètement avec Dieu.  
Mais ce sont là des touches, de hauts moments vécus ;  
Des fragments de la Vérité suprême ont éclairé son âme,  
Des reflets du soleil dans les eaux tranquilles.  
Quelques-uns ont osé l'ultime ascension suprême  
Et percé la frontière d'une aveuglante lumière au-dessus,  
Et senti autour le souffle d'un air plus puissant,  
Reçoivent les messages d'un être plus vaste  
Et baignent dans son immense Rayon intuitif.  
Sur le sommet du Mental, il y a des altitudes radieuses  
Exposées à la gloire de l'Infinitude,  
Lisières et dépendances de la maison de Vérité,  
Domaines élevés et sans bornes du Mental.  
L'homme peut visiter là, mais là il ne peut pas vivre.  
Une Pensée cosmique étend ses Vastitudes ;  
Ses régions les plus petites sont ici les philosophies  
Défiant par leur immensité détaillée,  
Chacune représentant une omnisciente trame des choses.  
Mais la lumière ascendante peut grimper plus haut encore ;  
Il y a des Vastitudes de vision et des soleils éternels  
Océans d'une luminosité immortelle,  
Des montagnes de flamme à l'assaut des cieux avec leurs pics,  
Demeurant là, tout devient un panorama embrasé ;  
Une source brûlante de vision conduit le mental,  
Derrière elle, la pensée traîne sa longue queue de comète ;

Le cœur rayonne, tel l'illuminé et le prophète,  
Et les sens s'allument dans une identité.  
L'envol le plus haut grimpe à la vue la plus profonde :  
Dans une vaste ouverture de son ciel natal  
Les éclairs de l'Intuition se pressent en bandes brillantes  
Débusquant de leurs tanières toutes les vérités cachées,  
Son tranchant brûlant de vision absolue  
Clive les serrures des retraites inconnues du moi,  
Fouille les recoins et les combles du cerveau,  
Illumine les chambres occultes du cœur ;  
Le fer de lance aigu de son exploration  
Force le masque des noms, l'écran des formes  
Met à nu l'âme secrète de tout ce qui est.  
Là, la Pensée a les yeux ensoleillés de la révélation ;  
La Parole, une puissante Voix inspiratrice,  
Pénètre la plus profonde cabine d'intimité de la Vérité  
Et arrache le voile qui sépare Dieu de la vie.  
Alors s'étend l'ultime étendue des finitudes sans limites,  
L'empire cosmique du Surmental<sup>1</sup>,  
L'État-tampon entre le Temps et la frontière de l'Éternité,  
Trop vaste pour l'expérience de l'âme humaine :  
Là tout s'assemble sous un seul ciel doré  
Les Puissances qui bâtissent le cosmos  
Prennent leur poste dans la maison d'infinie possibilité ;  
De là chaque dieu bâtit le monde de sa propre nature ;  
Les Idées sont mises en phalanges comme un groupe de soleils  
Chacune ordonnant sa compagnie de rayons ;  
La Pensée se rassemble en masses saisies d'un seul regard ;  
Tous les Temps sont un seul corps, l'Espace une vue unique :  
Là s'ouvre l'universel regard fixe de Dieu  
Et là sont les frontières du Mental immortel :  
La ligne qui sépare et joint les hémisphères  
Se referme sur le labeur des Dieux  
Défendant l'Éternité contre le rude labeur du Temps.  
Dans son glorieux royaume d'éternelle lumière  
Gouvernant tout, gouvernée par personne, la Vérité suprême,  
Omnipotente, omnisciente et seule  
Dans un pays d'or garde sa maison illimitée ;  
Dans ses corridors, elle entend les pas qui viennent  
Du Non-Manifeste pour ne jamais revenir  
Jusqu'à ce que l'Inconnu soit connu et vu par les hommes.

---

1. Pour Sri Aurobindo, le "Surmental" correspond au monde des Dieux, à ne pas confondre avec le "Supramental".

Au-dessus du déploiement et du flamboiement du Panorama cosmique  
Au-dessus du silence de la Pensée sans paroles,  
Créatrice sans forme des formes immortelles,  
Sans nom, investie du nom divin,  
Transcendant les heures du Temps, transcendant le Sans-Temps,  
La Grande Mère règne dans le calme lumineux  
Et tient l'Enfant éternel sur ses genoux,  
Attendant le jour où il parlera au Destin.  
Là est l'image de l'espoir de notre avenir ;  
Là est le soleil attendu par toutes les ténèbres,  
Là est l'impérissable harmonie ;  
Les contradictions du monde grimpent à Elle et sont une :  
Là est la Vérité dont les vérités du monde sont des lambeaux,  
La Lumière dont l'ignorance du monde est l'ombre  
Jusqu'à ce que la Vérité retire l'ombre qu'elle a jetée,  
L'Amour que nos cœurs appellent pour guérir toutes les luttes,  
La Félicité dont les chagrins abandonnés du monde ont soif :  
De là vient la gloire parfois vue sur la terre,  
Les visites de Dieu à l'âme humaine  
La Beauté et le rêve sur la face de la Nature.  
Là, la perfection native de l'Éternité  
Appelle à elle la perfection native dans le Temps :  
La vérité de Dieu surprend la vie humaine,  
L'image de Dieu s'empare de la finitude des formes.  
Il y a un monde de la Lumière perpétuelle :  
Dans les royaumes du Supramental immortel  
La Vérité qui ici cache sa tête dans le mystère,  
Son énigme jugée impossible par la raison  
Dans la rigide structure des formes matérielles,  
Vit sans énigme, sa face sans masque  
Et là est la Nature et la loi commune des choses.  
Là, dans un corps fait de substance spirituelle,  
Foyer du Feu qui vit sans cesse,  
L'action traduit les mouvements de l'âme  
Les pas de la pensée sont infaillibles et absolus  
Et la vie est un rite continu d'adoration  
Un sacrifice de joie à l'Un.  
Une vision cosmique, des sens spirituels  
Sentent tout l'Infini logé dans les formes de la finitude  
Et vue à travers une frémissante extase de lumière  
Découvrent la face glorieuse du Sans-corps,  
Dans la vérité d'un moment, dans l'âme du moment  
Peuvent goûter le vin de miel de l'Éternité.

Un Esprit qui n'est personne et innombrable,  
 La seule Personne mystique infinie de son monde  
 Multiplie sa myriade de personnalités,  
 Pose le sceau de sa divinité sur tous ses corps  
 Et siège en chacun, immortel et unique.  
 L'Immobile se tient derrière chaque acte quotidien,  
 Arrière-fond du mouvement et de la scène,  
 Soutenant la création sur sa puissance et son calme  
 Et le changement sur la stabilité immortelle de l'immuable.  
 L'Éternel veille sur les heures voyageuses ;  
 L'Ineffable revêt une robe de paroles  
 Où tous ses mots sont tissés comme des fils magiques  
 Émouvants de beauté, inspirants par leur rayon,  
 Et chaque pensée prend sa place destinée  
 Enregistrée dans la mémoire du monde.  
 La Vérité suprême, vaste et impersonnelle  
 Ajuste impeccablement l'heure et les circonstances,  
 Sa substance d'or pur toujours pareille  
 Mais ciselée comme des récipients pour l'usage de l'esprit,  
 Son or devient la jarre de vin et le vase.  
 Là, tout est une suprême épiphanie<sup>1</sup> :  
 Le Tout-Merveilleux fait une merveille de chaque circonstance,  
 La Toute-Beauté est un miracle dans chaque forme ;  
 La Toute-Félicité frappe d'enchantement les battements de cœur,  
 Une pure joie céleste est l'usage des sens.  
 Chaque être est un membre du Moi,  
 Une partie du Tout aux millions de pensées,  
 Un prétendant à l'Unité éternelle,  
 À la douceur de l'innombrable, la joie de la différence  
 Lisérée de l'intimité de l'Un.  
 Mais qui peut te montrer la face glorieuse de la Vérité ?  
 Nos mots humains peuvent seulement la couvrir d'ombre.  
 Pour la pensée, elle est un impensable ravissement de lumière,  
 Pour la parole, une merveille inexprimable.  
 Ô Mort, si tu pouvais toucher la Vérité suprême  
 Tu deviendrais soudainement sage et cesserais d'être.  
 Si nos âmes pouvaient voir et aimer et embrasser la Vérité de Dieu,  
 Son infinie radiance saisirait nos cœurs,  
 Notre être serait recréé à l'image de Dieu  
 Et la vie terrestre deviendrait la vie divine.”  
 Et pour la dernière fois la Mort répondit à Savitri :  
 “Si la Vérité suprême transcende son ombre ici

---

1. Au sens grec de “manifestation”.

Séparée par la Connaissance et les Vastitudes ascendantes,  
 Quel pont peut traverser le gouffre qu'elle a laissé  
 Entre elle et le monde de rêve qu'elle a créé ?  
 Ou qui peut espérer la faire descendre pour les hommes  
 Et les persuader de fouler ce cruel globe avec des pieds blessés,  
 Laissant son inapprochable gloire et sa béatitude,  
 Perdant sa splendeur sur l'air pâle de la terre ?  
 As-tu cette force, ô beauté aux membres mortels  
 Ô âme qui papillonne pour échapper à mon filet ?  
 Qui donc es-tu à te cacher en déguisement humain ?  
 Ta voix porte le son de l'infinité,  
 La Connaissance est avec toi, la Vérité parle par tes mots ;  
 La lumière de l'au-delà brille dans tes yeux.  
 Mais où est ta force pour conquérir le Temps et la Mort ?  
 As-tu la force de Dieu pour bâtir ici les valeurs des cieux ?  
 Car la vérité et la connaissance sont un futile rayon  
 Si la Connaissance n'apporte pas le pouvoir de changer le monde,  
 Si la Puissance ne vient pas donner son droit à la Vérité.  
 Une Force aveugle, non la Vérité a fait ce monde ignorant,  
 Une Force aveugle, non la Vérité règle la vie des hommes :  
 Par le Pouvoir, non la Lumière, les grands Dieux gouvernent le monde ;  
 Le Pouvoir est l'arme de dieu, le sceau du Destin.  
 Ô prétendant humain à l'immortalité,  
 Révèle ton pouvoir, mets à nu la force de ton esprit,  
 Alors je te rendrai Satyavane.  
 Ou bien, si la Puissante Mère est avec toi,  
 Montre-moi sa face pour que je puisse l'adorer ;  
 Laisse les yeux immortels regarder dans les yeux de la Mort,  
 Une impérissable Force touchant les choses brutes  
 Transformer la mort de la terre en vie immortelle.  
 Alors ton mort peut revenir à toi et vivre.  
 La terre prostrée lèvera peut-être son regard  
 Et sentira proche d'elle le corps secret de Dieu  
 Et l'amour et la joie surprendront le Temps en fuite.”  
 Et Savitri a regardé la Mort et ne répondit pas.  
 Presque, il semblait que dans cette forme symbolique  
 L'obscurité du monde avait consenti à la lumière des Cieux  
 Et Dieu n'avait plus besoin de l'écran de l'Inconscient.  
 Une puissante transformation est venue sur Savitri.  
 Un halo de la Déesse qui habite au-dedans,  
 La gloire de l'Immortel qui avait allumé sa face  
 Et abritait sa radiance dans la maison de son corps,  
 En débordant changeait l'air même en une mer lumineuse.

Dans un moment d'apocalypse de feu  
 L'Incarnation retirait son voile.  
 Une petite personne dans l'infinitude  
 Pourtant debout et qui semblait la maison même de l'Éternel,  
 Comme si le centre du monde était son âme même  
 Et tout le vaste espace était seulement sa robe autour.  
 Telle une courbe de la calme hauteur des cieux lointains  
 Descendant dans l'humilité de la terre,  
 L'arche de son front couvrait la voûte du regard de l'Omniscient,  
 Ses yeux étaient deux étoiles qui observaient l'univers.  
 Le Pouvoir qui régnait sur Savitri du sommet de son être,  
 La Présence qui habitait dans le secret du lotus<sup>1</sup>  
 Est descendue et pressait sur son front le centre  
 Où le Seigneur du mental siège dans sa tour de contrôle ;  
 Trônant là sur le lieu naturel de la concentration  
 Il ouvre dans l'homme ce troisième œil mystérieux  
 L'Œil de l'invisible qui voit l'au-delà  
 Quand la Lumière emplit son cerveau d'une extase d'or  
 Et la sagesse de l'Éternel conduit son choix  
 Et la Volonté éternelle s'empare de la volonté du mortel.  
 Elle animait le lotus de sa gorge chantante,  
 Et dans sa parole palpitait le Verbe immortel,  
 Sa vie résonnait au rythme de l'Âme du Monde  
 Se mouvant en harmonie avec la Pensée cosmique.  
 Comme se glisse le soleil de Dieu dans la crypte mystique  
 Où sa lumière se cache aux dieux qui le poursuivent,  
 Il se glissait dans le lotus du cœur de Savitri  
 Et là, réveillait la Force qui change le Destin.  
 Puis il se déversait dans une profondeur du lotus ombilical,  
 Logeait dans l'étroite maison de la petite nature de la vie,  
 Faisait pousser la fleur du ravissement des cieux dans les aspirations du corps  
 Et changeait le désir en une pure flamme céleste,  
 Finalement il envahissait l'antre<sup>2</sup> où dort lovée l'Énergie du Monde

---

1. Dans la tradition indienne, chaque centre de conscience est représenté par un lotus avec un nombre de pétales différent et des couleurs différentes.

2. Cet "antre" se situe à la base de la colonne vertébrale, et ce "serpent" (aussi appelé Koundalini) lorsqu'il se réveille relie toutes les énergies de la Matière à la Force suprême, au sommet du crâne, où il s'épanouit en "mille pétales" qui vont dans toutes les directions et ouvrent toutes les portes de la matière terrestre, depuis la moindre cellule ou le brin d'herbe, qui se joignent à l'Un suprême en tout et partout.

Ce qui semblerait être le sommet de l'expérience individuelle humaine, allait être pour Savitri (c'est-à-dire pour Mère et Sri Aurobindo) le début de l'expérience terrestre, pour la terre, avec la mise à nu d'autres centres de conscience plus bas, dans les jambes, les genoux et surtout sous les pieds, des centres terrestres qui plongent dans le passé et l'avenir de la Terre et servent de conduits

Et frappait sur la Force du serpent aux mille capuchons  
Qui, enflammé, s'est dressé haut enlaçant le Moi-du-monde au-dessus  
Reliant la stupeur muette de la Matière au calme de l'Esprit  
Et remplissant les actes de la terre du silencieux pouvoir de l'Esprit.  
Ainsi changée, Savitri attendait que le Mot parle.  
L'Éternité regardait dans les yeux de la Mort,  
Et les Ténèbres ont vu la Réalité vivante de Dieu.  
Alors une Voix se fit entendre qui semblait le moi de l'immuable  
Ou la calme émanation à mi-voix de l'infinité  
Quand elle parle au silence dans le cœur du sommeil.  
"Je te salue toute-puissante et victorieuse Mort,  
Toi, grandiose Ténèbre de l'Infini.  
Ô Vide qui laisse le champ libre pour que tout soit,  
Faim qui ronge l'univers  
Dévorant les froids restants des soleils  
Et mange le monde entier avec tes mâchoires de feu,  
Dévastateur de l'énergie qui a fait les étoiles,  
Inconscience porteuse des semences de la pensée,  
Nescience où dort ensevelie la Toute-Connaissance  
Qui lentement émerge de cette poitrine creuse  
Portant le masque de la brillante Ignorance du mental.  
Tu es mon ombre et mon instrument.  
Je t'ai donné ta terrible forme d'épouvante  
Et ton glaive tranchant de terreur et de chagrin et de douleur  
Pour forcer l'âme de l'homme à lutter pour la lumière  
Dans la brièveté de ses jours semi-conscients.  
Tu es l'aiguillon de la grandeur de ses œuvres,  
Le fouet de son aspiration à la félicité éternelle,  
Son poignant besoin d'immortalité.  
Vis, ô Mort, quelque temps, sois encore mon instrument.  
Un jour l'homme aussi connaîtra ton cœur insondable  
De silence, et la paix songeuse de la Nuit  
Et la sévère obéissance à la Loi éternelle  
Et la calme pitié inexorable de ton regard.  
Mais maintenant, ô immémoriale Puissance, écarte-toi  
Et quitte le chemin de ma Force incarnée.  
Délivre de ton masque noir le dieu rayonnant,

---

(ou de tuyaux) à la présence active du Suprême dans la gangue terrestre jamais fouillée, le Subconscient des millénaires humains et surtout l'Inconscient, le Roc de fond qui est en train d'être bouleversé partout pour faire craquer et sortir la grande Énigme miraculeuse, la Vie Divine, le But des Âges malheureux et le grand Jour sur une Terre nouvelle dans un Air Nouveau – la transformation des corps mortels en un Être nouveau.

C'est cet Espoir qui est en train de faire trembler la croûte de la terre et tout le vieux Système international, mondial, bâti par les humanoïdes pensants.

Lâche l'âme du monde nommée Satyavane  
Libre de tes griffes de douleur et d'ignorance  
Pour qu'il puisse se poser en maître de la vie et du destin,  
Représentant de l'homme dans la maison de Dieu,  
Compagnon de la Sagesse, époux de la Lumière,  
L'éternel marié de son éternelle épouse.”  
La Voix a parlé, la mort sceptique résistait encore,  
Elle savait mais refusait encore de savoir,  
Elle voyait mais refusait encore de voir.  
Inébranlable, elle restait à réclamer son droit.  
Son esprit s'inclinait ; sa volonté obéissait à la loi  
De sa propre nature, fatale même pour les Dieux.  
Savitri et l'autre s'affrontaient face à face.  
L'autre dominait comme une énorme forteresse d'obscurité ;  
Autour de la mort, la vie de Savitri grandissait tel l'assaut d'un océan.  
Pendant un temps, l'Ombre survivait défiant les cieus :  
Assaillie en face, oppressée d'en haut,  
Telle une solide masse de pouvoir conscient,  
L'Ombre supportait la tyrannie du désir divin.  
La pression d'une intolérable force  
Pesait sur sa tête sans l'abaisser ni sa poitrine obstinée ;  
La Lumière comme une langue brûlante lapait ses pensées,  
La Lumière était une torture lumineuse dans son cœur,  
La Lumière fulminait par ses nerfs comme une agonie splendide  
Son obscurité grondait en mourant dans cette flambée.  
Le Verbe qui maîtrise commandait chaque membre  
Et ne laissait nulle place pour l'énorme volonté Ténébreuse  
Qui semblait expulsée dans quelque espace impuissant  
Et ne pouvait plus ré-entrer mais le laissait vide.  
Il invoquait la Nuit mais elle retombait en frémissant  
Il invoquait l'Enfer mais il se retirait morose :  
Il recourait au soutien de l'Inconscient  
D'où il était né, son vaste moi nourricier :  
L'Inconscient l'a tiré derrière vers une vacuité sans bornes  
Comme si lui-même était avalé par lui-même :  
Il invoquait sa force, mais elle refusait son appel.  
Son corps était mangé par la lumière, son esprit dévoré.  
Finalement il savait l'inévitable défaite  
Et il a laissé crouler la forme qu'il avait portée,  
Abandonnant l'espoir de faire sa proie de l'âme de l'homme  
Et de forcer l'esprit immortel à être mortel.  
Il s'est enfui au loin pour échapper à ce redoutable toucher  
Et il a pris refuge dans la Nuit en retraite.

Dans le crépuscule rêveur de ce monde symbolique  
L'Ombre désastreuse universelle a disparu  
S'évanouissant dans le Vide d'où elle était venue.  
Comme dépossédé de sa cause originelle,  
Le royaume crépusculaire avait passé, effacé de leurs âmes  
Et Satyavane et Savitri étaient seuls.  
Mais ni l'un ni l'autre ne bougèrent : entre ces deux visages  
Se dressait un invisible mur muet, translucide.  
Dans la longue halte de ce moment béant, rien ne pouvait bouger :  
Tous attendaient l'inscrutable Volonté de l'inconnu.

FIN DU CHANT QUATRE

FIN DU LIVRE DIX

# TABLE DES MATIÈRES

## LIVRE DIX

### LE LIVRE DU DOUBLE CRÉPUSCULE

Chant Un – Le Demi-Jour Rêveur de l'Idéal .....	3
Chant Deux – L'Évangile de la Mort et la Vanité de l'Idéal .....	10
Chant Trois – Le Débat de l'Amour et de la Mort .....	22
Chant Quatre – Le Demi-Jour Rêveur du Réel Terrestre .....	39